

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Tragique partie de plaisir

Hebdomadaire

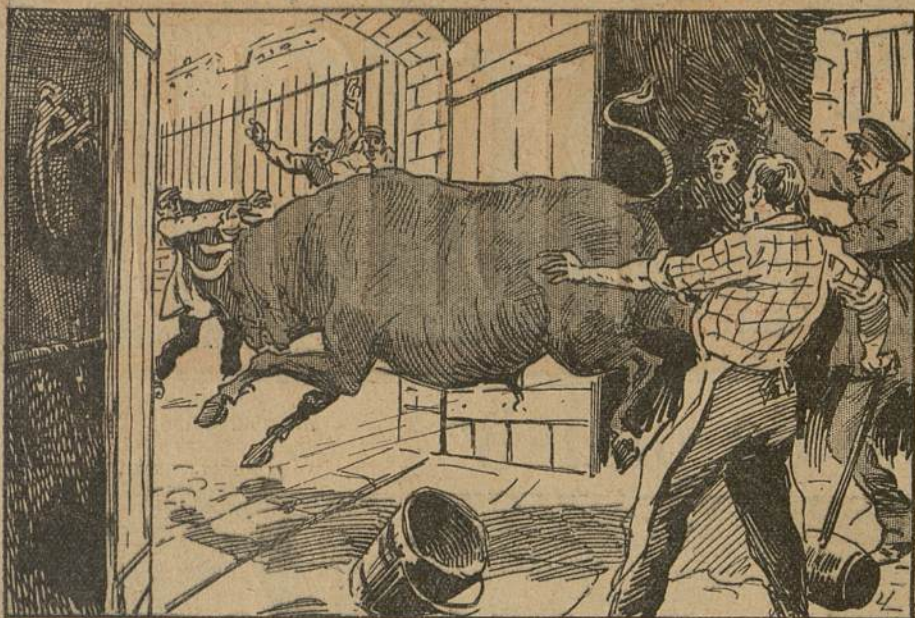


Avec les beaux jours, on signale un plus grand nombre d'accidents. Il semble que le renouveau, le soleil, la lumière plus éclatante et plus

(Lire la suite page 2).

PREL. 50

Les exploits d'un bœuf furieux



Les bouchers de l'abattoir de Besançon allaient abattre un bœuf lorsque ce dernier s'échappa. Emballé follement, il semait la terreur sur son passage en cherchant à écarter tout ce qui le gênait. Un agent ne dut son salut qu'à un saut rapide sur le côté de la route. A Châteaufariné, la bête furieuse se jeta sur un cheval attelé et lui laboura les flancs à coups de corne. Des artilleurs à cheval essayèrent en vain d'arrêter l'animal qui disparut peu après dans les bois de François.

Tragique partie de plaisir

(Suite)

chaude, la nature plus vivante, grisent les cerveaux et provoquent les imprudences. C'est ainsi que, profitant des premiers beaux jours, deux couples d'amoureux s'étaient rendus du côté de Montereau, pour passer quelques jours à la campagne. Malheureusement, ils eurent l'idée de faire une partie de canot.

Ils prirent place dans une barque et laissèrent aller le léger bateau au fil de l'eau; mais pour revenir et remonter maintenant le courant des plus rapides, les canotiers d'occasion, qui ne savaient pas ramer, se trouvèrent fort embarrassés. Ils commirent alors l'imprudence de saisir au passage le câble d'un remorqueur qui remontait le fleuve; mais, fatigués, ils lâchèrent prise.

Tout aussitôt le frêle esquif fut entraîné par le courant et, poussé par un vent violent, il vint heurter avec une telle force une péniche trainée par le vapeur qu'il s'ouvrit en deux et coula à pic. On se précipita au secours des passagers, sur le point d'être engloutis à leur tour; mais l'un des jeunes gens, pris dans un tourbillon, coula à pic; son cadavre ne put même être retrouvé.

Les chasseurs de bandits

L'opinion publique suit avec le plus grand intérêt les efforts des policiers chargés d'arrêter ceux des membres de la bande Bonnot et C^o qui sont encore en liberté.

Les agents de la Sûreté suivent les bandits à la piste. Déjà, une partie de la sinistre bande se trouve sous les verrous. Sans relâche, sous les déguisements les plus imprévus, les policiers fouillent Paris et la banlieue. Leur courage et leur dévouement sont dignes d'admiration; car nul n'ignore combien de telles arrestations sont difficiles et périlleuses.

Peu à peu, le succès répond à leurs efforts. Le public qui ne ménage pas ses horions aux malfaiteurs qu'il voit passer, menottes aux poignets, devrait bien ne pas se montrer avare d'applaudissements à l'égard des agents qui ont su s'emparer d'eux.

Un bourreau sans travail

Il y a quelques jours, le tribunal de Krasnoïarsk, dans la Sibérie orientale, jugeait un nommé Seyn, accusé d'avoir dérobé une glace dans un compartiment de chemin de fer. Avant la lecture du jugement, l'accusé pria les juges de prononcer le huis clos, attendu qu'il avait à faire une communication confidentielle de la plus haute importance.

Le tribunal refusa cependant d'accéder à cette demande. Alors, Seyn se décida à parler en public. Il rappela d'abord qu'au moment de son vol il était muni d'un permis de chemin de fer délivré par le chef de la police politique de Krasnoïarsk, ce qui d'après lui démontrait qu'il était très lié avec les autorités policières. « Cela continua-t-il, n'a rien que de très naturel, étant donnée la profession que j'exerce. De ma profession, en effet, je suis... bourreau. J'ai opéré pendant longtemps dans les prisons de Saint-Petersbourg. Oblige de quitter la capitale pour des raisons qui n'ont rien de déshono-

rant, j'ai cherché à trouver du travail ailleurs. N'ayant rien découvert, j'ai finalement échoué à Krasnoïarsk. Ici aussi j'ai prié le chef de la gendarmerie de me mettre en mesure d'exercer mon état; mais partout et toujours en vain: il n'y avait pas de condamné à mort. Il faut pourtant vivre. Alors, en désespoir de cause, pour ne pas mourir de faim, j'ai volé. » Malgré ces circonstances amplement atténuantes, le tribunal condamna Seyn à six mois de prison.

L'ingéniosité publique

M. Guichard, chef de la Sûreté parisienne, est submergé à l'heure actuelle sous un nombre considérable de lettres, dont quelques-unes ne manquent pas d'offrir un certain intérêt pour l'humoriste.

C'est un armurier, inventeur de province, qui conseille de revêtir les inspecteurs d'une cotte de mailles à l'épreuve de la balle; un brave cantonnier de Versailles s'engage, s'il voit les bandits, à lancer son rouleau dans leurs roues; de même un paysan se charge de procéder, lui tout seul, à l'arrestation de la bande sinistre en plaçant sous les pneus de l'auto grise une herse aux piquants acérés.

Un aviateur vient de mettre son appareil à la disposition de la police et s'offre à créer une brigade d'agents aviateurs. Enfin, un restaurateur promet de mêler un narcotique aux aliments des bandits si ceux-ci ont le malheur de mettre les pieds sous son toit. Il les amènerait alors enchaînés à la Sûreté.

On voit que l'ingéniosité du public est en éveil.

Une récompense bien gagnée

Le Journal officiel a publié la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur du docteur Veau, chirurgien des hôpitaux de Paris depuis l'année 1906.

Le docteur Veau était assistant du docteur Jalaguier, chirurgien de l'hospice des Enfants-Assistés, lorsqu'il contracta, le 22 octobre 1911, au cours de l'épidémie qui sévissait dans l'établissement, une diphtérie qui faillit, à plusieurs reprises, entraîner la mort. Actuellement, le docteur Veau, paralysé, attendra encore longtemps sa guérison.

Le Président de la République a tenu à céder une croix, prise sur son contingent personnel, au ministre de l'Intérieur, pour lui permettre de récompenser le dévouement professionnel de ce chirurgien particulièrement estimé de ses pairs et si cruellement atteint par la contagion au moment même où il siégeait au jury de concours de l'Internat.

Le Cannibale Caron

Nous avons dit que Caron, l'assassin de Marie Delrieu, la petite porteuze de journaux de Versailles, aurait tué sa victime pour la manger.

Devant le médecin de l'asile de Villejuif, qui assistait à l'entretien pour examiner cet étrange phénomène pathologique, le valet de chambre criminel a persisté à affirmer ses horribles goûts d'anthropophagie.

— Avez-vous toujours eu cette passion? lui demanda à brûle-pourpoint le docteur.

— Oui, répondit très calme Caron... dès ma plus tendre enfance! La preuve, c'est que, hanté par mon idée fixe, je n'ai pas craint de la satisfaire, en découpant sur moi-même des lambeaux de chair, dont je me suis repu goulé-

UNE AFFAIRE DE POTS-DE-VIN

Quatre colonels, deux lieutenants-colonels de l'armée russe, un fonctionnaire civil et la veuve d'un haut dignitaire de la cour impériale comparaissent devant le tribunal de Saint-Petersbourg.

Il s'agit de pots-de-vin que leur partageaient des fournisseurs en vue d'obtenir les adjudications de l'intendance.

Une seule maison confesse en avoir distribué pour cinquante millions de francs!

D'ailleurs, les accusés ne nient pas.

Mais un des colonels s'excuse de la sorte:

— Lorsqu'ils venaient nous soumettre un marché, ces messieurs oubliaient toujours sur mon bureau des enveloppes contenant de quatre mille à trente mille francs... Je les prenais. Dame! puisqu'ils les avaient oubliées avec intention!... Du reste, ils ne me laissaient pas une minute de repos... Ils m'invitaient sans cesse à souper... Quelles noces! Au

point que j'en suis tombé malade... Mon médecin témoignera que je souffre d'une gastralgie désormais incurable... Croyez-vous que ce soit drôle!

Un industriel montre, en effet, les additions des repas qu'il a payés. Certains lui coûtèrent trois mille, trois mille cinq cents francs!

— Et puis, ajoute-t-il, les officiers, mes hôtes, avaient coutume d'emmener de petites bonnes femmes, leurs maîtresses, auxquelles je devais encore consentir quelque argent. « Si vous ne donnez pas des « épingles » à Vania, Maslova, Sophia, Catherine ou Mariette, il n'y a rien de fait! » me disaient-ils au champagne. Et je versais donc leurs « épingles » à ces dames...

« Le procès des fournitures, avouent les journaux de Saint-Petersbourg, cause une impression plutôt désagréable. »

Cela se comprend!

ment... Vous verrez d'ailleurs encore les marques de ces mutilations volontaires.

Caron montra, en effet, sa cuisse gauche et le praticien constata, très nettement, un peu au-dessus de l'articulation coxo-fémorale, plusieurs cicatrices anciennes indiquant que le singulier et redoutable monomane avait taillé dans le vif d'étroits morceaux d'épiderme d'environ quatre centimètres de longueur.

Ces sinistres trous semblent donc prouver la véracité des allégations du criminel qui, sans nul doute, va être, pour la seconde fois, soumis à l'examen approfondi de médecins aliénistes, curieux d'étudier cette anomalie cérébrale, digne de la tératologie.

Le mécontentement est très grand dans la région.

La baronne de Couvigny graciée

Le Président de la République vient de commuer en travaux forcés à perpétuité la peine de mort prononcée contre la baronne de Couvigny par la cour d'assises du Calvados.

Sacrifices humains

Une épouvantable série de crimes rituels vient d'être découverte à La Fayette (Louisiane). Une mulâtresse âgée de dix-neuf ans a été arrêtée et a avoué avoir tué au moins dix-sept personnes. Elle a donné comme raison de ses crimes les rites de sa religion. Elle se dit grande prêtresse d'un culte particulier à la race nègre et qu'elle appelle l'église du sacrifice ou le serpent sacré.

Au cours des derniers mois, trente-sept hommes ou femmes, tous de race nègre, ont été trouvés assassinés aux confins de la Louisiane et du Texas.

Les aveux faits par la criminelle contiennent

des détails très circonstanciés sur les sacrifices humains et les rites mystérieux du culte africain du Vaudoux.

Dans les dix-sept cas de meurtre qu'elle avoue, c'est la féroce jeune fille qui mania la hache, instrument du sacrifice. Les vingt autres victimes furent sacrifiées sur son ordre. Cette série de crimes a causé quelque émotion, car on pensait que ce culte avait complètement disparu des États-Unis.

Le chien sergent

Une touchante anecdote, prouvant le bon cœur de nos coloniaux, vient d'avoir son épilogue à Hyères.

Le 1^{er} février dernier, lors du premier départ d'un détachement de deux compagnies du 22^e colonial pour le Maroc, deux chiens, Bataillon et Pompon, partirent avec la colonne qui s'embarqua à Toulon.

Débarqués à Casablanca, Bataillon et Pompon firent campagne sans quitter un seul instant la colonne. Au combat du 22, Pompon, en tête de la ligne, tomba glorieusement. Des larmes coulèrent, et ce fut presque dévotement qu'une tombe fut creusée au reconnaissant et docile animal.

Plus heureux, Bataillon se réembarqua ces jours derniers, et, l'autre matin, on entendait les aboiements joyeux d'un chien marron, sale, ayant au cou un galon de sergent et une médaille du Maroc.

L'ingénue bête est, à la caserne, l'objet de la vénération, peut-on dire, de la part des troupiers qui, détail curieux et touchant, en gare de Toulon, le prix du transport de ce brave chien ayant été réclamé depuis Marseille, firent une collecte, qui réunit immédiatement 1 fr. 65, réclamé par le contrôleur.

CONCOURS N° 41 (8 Séries)

Fanfan Dégourdi, pupille de l'Assistance

DEUXIEME SERIE (Voir la notice page 11)



LISTE DES PRIX

1^{er} PRIX : Une splendide montre remontoir en or pour homme. — 2^e PRIX : Une magnifique bonbonnière boîte à poudre émail sur argent doré. — Du 3^e au 6^e PRIX : Six ravissants gobelets à liqueur en métal argenté intérieur doré, en émail. — Du 7^e au 15^e PRIX : Une très jolie glace face à

main. — Du 16^e au 20^e PRIX : Une belle chaîne de montre régence. — Du 21^e au 25^e PRIX : Un merveilleux bracelet jonc doublé or. — Du 26^e au 50^e PRIX : Une délicieuse épingle de cravate. — Du 51^e au 100^e PRIX : Une charmante pelote à épingles. — Du 101^e au 150^e PRIX : Un étui pour boîtes d'allumettes.

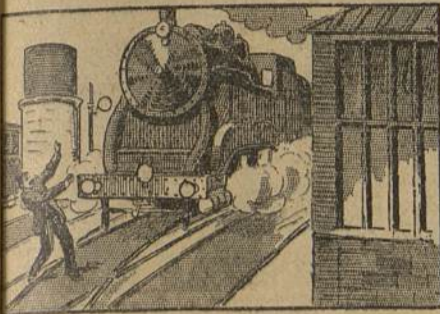
Les Faits-Divers de la Semaine

UNE JEUNE FILLE TUÉE. — Une jeune fille de 19 ans, de Jolimetz, se trouvait vers quatre heures du soir, en compagnie de deux autres personnes, dans une automobile que conduisait un propriétaire de Jolimetz.

A un certain moment, le conducteur ne fut plus maître de sa direction et la roue droite de devant s'étant brisée, la voiture fit panache dans un chemin de terre en contre-bas de la route.

La jeune fille se plaignit aussitôt de douleurs, elle fut transportée chez son fiancé, où elle reçut les soins d'un docteur. Mais une heure après, elle expirait des suites de l'accident.

ORSIVAL.



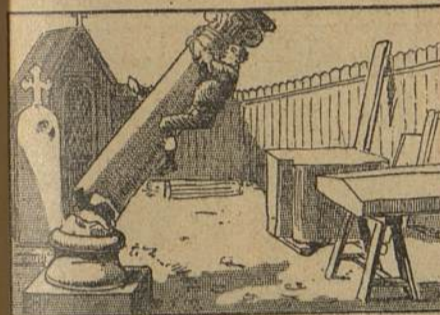
HORRIBLE ACCIDENT. — En traversant la voie ferrée, un potaieur eut les talons pris dans le rail. A ce moment un train arrivait. En vain, le malheureux employé tenta-t-il de se dégager. Ses appels et ses gestes ne furent pas compris. Le train le renversa, lui coupant la jambe et le bras gauches. L'infortuné a succombé deux heures après.

BOHAIN.



LE DANGER DES ARMES A FEU. — Agé de 15 ans, un apprenti ferblantier avait fait l'acquisition d'un pistolet cycliste. Il s'amusa à le manier. Ce qui devait arriver arriva. Le coup partit si machinalement que l'imprudent reçut la balle dans la paume de la main gauche.

BOULOGNE.



IMPRUDENCE D'ENFANT. — Après avoir escaladé la palissade du chantier d'un marbrier, un gamin de dix ans aperçut une colonne funéraire et s'amusa à y grimper. Il était presque arrivé au sommet quand le monument se renversa. Sous cette masse pesante, l'enfant eut le crâne fracturé.

LILLE.

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

XII (Suite) *

— Et il est sûr de le reconnaître ?
— Ah ! certes ! Malheureusement, nous ne savons pas où le chercher. Depuis avant-hier, nous faisons tous les bouibouis du centre, tous les mastroquets où vont les malfaiteurs pour tâcher de le retrouver... Mais nous n'avons encore rien découvert... Avec ça l'argent commence à manquer... La maladie de Grimaldin a coûté cher et je lui ai passé mes économies, rapport à ce que M^e Chamberlot n'a pas voulu lui payer les huit jours qu'il n'a pas travaillé... « pour le punir de son inconduite » !...

— Désormais vous ne manquerez plus d'argent, je serai avec vous. Viens me voir tantôt chez moi, mon brave Narcisse ; nous préparerons un plan ensemble... En attendant, ne parle de rien à personne.

Albert Servois s'éloigna, après avoir serré la main de Piélat, tout fier et tout ému de ce témoignage d'estime.

XIII

— Est-ce que par hasard tu comptes encore sortir ce soir, Joseph ?
— Mais oui, maman, il le faut !
— C'est-à-dire que tu te débauches, que tu cours les cabarets, et je ne sais quels mauvais lieux... et que tu me plonges dans le plus profond désespoir...
Ainsi parlait Mme Grimaldin à son fils, le jeune clerc de M^e Chamberlot. Celui-ci ne parut pas s'émouvoir outre mesure des reproches pourtant si injustes qui lui étaient adressés.

Cependant, comme il ne voulait pas divulguer, même à sa mère, le but de ses quotidiennes excursions nocturnes, et qu'il était au regret de lui causer de la peine, il l'embrassa tendrement et essaya de la calmer.

— Je te jure, affirma-t-il, que je ne fais absolument rien de mal et que je ne suis pas du tout sur le mauvais chemin que tu crois.

— Alors, tu peux me dire où tu vas.
— Ce n'est jamais au même endroit.
— Enfin, tu passes tes soirées au café ?
— Quelquefois.
— Tu perds ton temps à boire et à jouer ; tu dépenses de l'argent...
— Je ne t'en demande pas.
— C'est ce qui m'inquiète le plus.
— Vas-tu me prendre pour un voleur à présent ?...
— Prends garde seulement de devenir un mauvais fils !...
— Tu es injuste, ma chère maman, je ne t'ai jamais donné le motif de m'adresser un tel reproche !
Et, vexé, le bossu se redressait de toute la hauteur de sa courte personne.

— Je crains seulement pour l'avenir, reprit plus doucement Mme Grimaldin. Ah ! si ton pauvre père était encore là !...

* Voir les numéros 161 à 171.

— Allons, maman, ne te fais pas d'idées noires. Je suis raisonnable.
— Tu l'étais avant d'avoir retrouvé ce petit gueux de Piélat, que le diable emporte !
— Ne fais pas de si mauvais souhaits à l'égard de mon ami Narcisse, je t'en prie. Il a beaucoup gagné, ce garçon ; il a de bons sentiments ; il s'est rangé...
— Et c'est pour cela qu'il t'emmène tous les soirs au cabaret !...
— S'il n'était point nécessaire que je le suive, protesta Joseph, je saurais bien m'en abstenir !
— Pourquoi, nécessaire ?
— Encore une fois, je ne puis rien te dire. Tu sauras tout un jour, bientôt peut-être, j'espère...
— En attendant, il te ramènera une nuit à moitié assommé comme l'autre jour, ou bien tout à fait...
— Cela ne m'arrivera plus... l'expérience m'a rendu prudent... Allons, je vais t'aider à fermer la boutique avant de partir.

L'infortunée Mme Grimaldin soupira et n'insista plus, voyant qu'elle était impuissante à retenir son fils « dans la voie de la perdition », croyait-elle.

En quelques minutes, Joseph eut assujéti les volets de la petite devanture que décoraient des journaux illustrés et des publications populaires à bon marché, grossièrement édités, dont le public bellevois se montrait particulièrement friand.

Et le bossu partit, laissant la pauvre marchande de journaux plongée dans les plus amères réflexions que puisse engendrer une excessive sollicitude maternelle.

Il aimait bien aussi sa mère, le brave petit Grimaldin, et il la plaignait de tout son cœur en s'éloignant d'elle.

Hanté par le souvenir du chagrin que lui avait causé son précédent accident, il comprenait qu'elle s'inquiétait si fort.

Il aurait voulu pouvoir la consoler en lui disant la vérité.

Mais une telle confession ne pouvait en rien diminuer les appréhensions de Mme Grimaldin, tout au contraire.

Cette chasse aux bandits à laquelle il se livrait témérairement en compagnie de Narcisse Piélat offrait pour eux des dangers sans nombre dont il avait eu déjà un premier et significatif avertissement.

Il valait mieux que Mme Grimaldin ne sût pas à quoi son fils passait son temps dehors, tous les soirs.

Par affection filiale, Joseph s'était bien demandé déjà, s'il ne devait pas renoncer à ses projets.

Mais il considérait que c'eût été contraire à son devoir.

Maintenant qu'une piste — qu'il croyait sérieuse — avait été découverte, il lui devenait impossible d'abandonner Narcisse dans ses recherches.

Il les eût d'ailleurs rendues inefficaces.

C'était lui qui tenait le fil conducteur qui devait les mener au bout.

Lui seul avait vu le visage d'un des bandits qu'ils poursuivaient.

Lui seul pouvait le reconnaître.

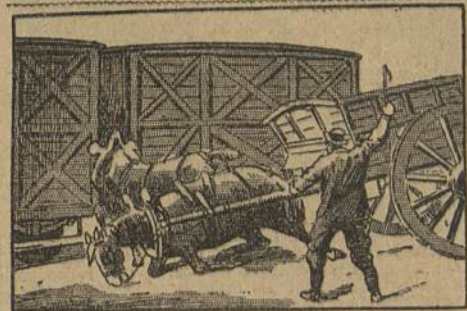
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

BRULÉE VIVE. — Une femme de 38 ans a été victime d'un terrible accident. Elle revenait de l'épicerie en tenant d'une main une lampe allumée et, de l'autre, un litre d'alcool à brûler. En arrivant au premier étage, elle glissa et tomba à la renverse, la bouteille d'alcool se brisa et le contenu, qui s'enflamma aussitôt au contact de la lampe, entoura de feu la malheureuse femme, qui roula au rez-de-chaussée, en poussant des cris affreux. Son mari, qui était au lit, se leva et cria au secours. Des agents de ronde durent enfoncer la porte du couloir d'entrée pour porter secours à la victime : ils s'empresèrent d'éteindre les flammes qui dévorait ses vêtements et ses chairs.

C'est dans un état désespéré qu'elle a été transportée à l'hôpital.

BESANCON.



UN CHEVAL TAMPONNÉ. — Un négociant avait demandé l'autorisation d'entrer dans la cour de la gare aux marchandises avant l'heure de l'ouverture. Un de ses charretiers y pénétra avec une voiture attelée de deux chevaux et se dirigea vers un wagon chargé de houille. L'attelage fut pris entre deux wagons en manœuvre. Le cheval de devant eut la tête écrasée ; l'autre est sérieusement blessé.

EPINAL.



MORDE PAR UN CHIEN. — Dans la cour de l'habitation paternelle un petit enfant de quatre ans jouait avec un chien. L'animal, qui avait un catarrhe à l'oreille, devint furieux lorsque l'enfant la lui tira. Il sauta sur le pauvre bébé, et le mordit cruellement, lui déchirant le haut du nez et la joue droite.

TOUL.



ACCIDENT DANS UNE MINE. — Aux mines de Manciennes, un manoeuvre de 22 ans passait dans une galerie très étroite et excessivement dangereuse, signalée par le chef de chantier, lorsqu'un bloc se détacha et tomba sur le malheureux ouvrier. La mort fut instantanée.

PORNY.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LA CULOTTE DE M^{lle} CLARISSE

C'est encore d'un accident de bicyclette qu'il s'agit ; je dis encore, parce que ce genre d'accidents encombre de plus en plus les rôles. Le jour n'est pas éloigné où il faudra créer une chambre spéciale, dite chambre des chauffeurs et bicyclistes.

Donc, un matin du mois de mars, un chauffeur, gracieusement habillé comme on sait, s'en allait teuf ! teuf ! teuf !... coin ! coin ! coin ! coin !...

D'un autre côté, une bicycliste filait à toute vitesse, coin ! coin ! coin ! coin !... Le chauffeur donnait l'ut, la pédaleuse donnait le mi ; les deux coin ! coin ! se mariaient agréablement à la tierce.

La pédaleuse est une demoiselle, Clarisse Pinson, une personne entre deux âges, plus que grassouillette, fort rebondie même, et qui

fait de la bicyclette, paraît-il, pour maigrir. Il ne semble pas qu'elle ait, jusqu'ici, obtenu de résultat appréciable.

Le chauffeur coincinaient suivait la pédaleuse qui, elle aussi, coincinaient, mais ne se garait pas...

Si bien, qu'une collision se produisit. Elle fut terrible. Mlle Clarisse mordit la poussière, ce qui est une façon de parler ; car, en réalité, elle tomba sur la partie la plus charnue de sa grassouillette personne.

Mais cette chute entraîna un accident irréparable, pour l'instant du moins. La culotte de la pauvre ne résista pas à un si rude assaut ; elle se déchira lamentablement.

Mlle Clarisse n'avait plus rien de caché pour le public qui l'entourait !...

Et on peut penser si les badauds s'en donnèrent à cœur joie.

Voyant rire les gens autour d'elle, et ne se doutant pas du motif de leur hilarité, la pédaleuse les reçut de la belle façon.

— Espèces d'idiot, ça vous amuse de voir ramasser une pelle !... je vais vous faire voir, moi, tout à l'heure !...

— Nous voyons assez déjà comme ça ! s'écrièrent-ils.

Ce fut alors que Mlle Clarisse porta les mains à sa culotte et s'aperçut du dégât.

Sur ces entrefaites, un gardien de la paix arrivait à petits pas lents.

— Voyez ! lui dit la pédaleuse, voyez et jugez !

— Fichtre ! grommela le représentant de l'autorité.

Et il allait lui dresser procès-verbal, pour tenue trop légère et de nature à faire de la peine à M. Bérenger, lorsque Mlle Clarisse ajouta :

— Regardez dans quel état Monsieur m'a mise !...

— Ah ! c'est Mossieu, dit l'agent, c'est bien différent.

Et voilà pourquoi le chauffeur est poursuivi pour avoir détérioré la pédaleuse.

Le président donne la parole à la plaignante pour expliquer les faits.

LA PLAIGNANTE. — Je pédalais comme tous les jours... c'est par hygiène... mon médecin me l'a recommandé... Je ne suis pas grosse, oh ! non... mais enfin ça contribue à entretenir ma sveltesse native. (Explosion de rires.)

Je suivais donc mon petit bonhomme... mon petit bonhomme de chemin... lorsque j'entendis derrière moi : coin ! coin ! coin !... Bon, je me dis, voilà une auto... ça veut toujours faire de l'épate !... Place aux honnêtes femmes qui vont à bicyclette !... Et je le laissai lancer ses coin ! coin ! coin !... j'étais dans mon droit... : je tenais ma gauche... c'est-à-dire... (Elle regarde alternativement ses deux mains et cherche à s'orienter.)

LE PRÉVENU. — Vous teniez votre gauche et votre droite... vous zigzaguez !...

LA PLAIGNANTE (aigrement). — Dites

tout de suite que j'avais bu un coup de trop.

LE PRÉVENU. — Voyant que cette demoiselle ne se dérangeait pas, j'ai ralenti l'allure ; mais il m'a été impossible d'éviter un choc... Il n'y a eu, du reste, rien de bien grave, la culotte seule a reçu une blessure... ; je suis prêt à payer le raccommodage, si le tribunal l'exige.

LA PLAIGNANTE (se levant superbe). — Et ma pudeur, ma pudeur outragée, la raccommodez-vous aussi ?

LE PRÉSIDENT. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas garée en attendant l'automobile ?

LA PLAIGNANTE. — Est-ce que la bicyclette démocratique doit céder le pas au teuf-teuf aristocratique !... jamais !... j'allais mon petit bonhomme de chemin, je ne connais que ça. Qu'on passe à côté !

Après quelques minutes de délibération, le tribunal acquitte le chauffeur et condamne la demoiselle Clarisse aux dépens attendu que l'accident est arrivé par sa faute.

UN QUIPROQUO

Joséphin Follaveut, qui est poursuivi pour outrage aux mœurs, est un homme de trente-cinq ans, ni beau, ni laid, marié, sans enfant, bon citoyen, bon contribuable, et il n'y aurait

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

SÉQUESTREE PAR SON FRÈRE. — Un habitant de Saint-Étienne vient de déposer une plainte contre un cultivateur d'un hameau de la commune de Saint-Palen-Chalengon, qu'il accuse de séquestrer sa sœur depuis plus de six ans.

Celle-ci serait reléguée dans un réduit obscur, ignoble, où grouillerait la vermine. Attachée par les pieds, elle serait, en outre, en butte aux mauvais traitements de son frère, qui irait jusqu'à la priver de nourriture. SAINT-ÉTIENNE.



ACCIDENT DANS UNE ÉGLISE. — Dans l'église de Ganac, un public nombreux assistait à des projections lumineuses représentant des tableaux de maîtres de l'art chrétien. Tout à coup, une cloison de la seconde tribune s'écroula sous la pression de la foule et tomba d'une hauteur de huit mètres. Plusieurs personnes ont été blessées. FOIX.



FILLETTE BRULÉE VIVE. — A Villebaque une fillette de dix ans s'étant imprudemment approchée de l'âtre, pendant l'absence de sa mère, le feu prit à ses vêtements. L'enfant s'enfuit dans la rue en poussant des cris, les voisins éteignirent le feu ; mais la fillette, atrocement brûlée, est dans un état désespéré. PERPIGNAN.

UN DÉSPÉRÉ. — Un homme de 74 ans, rentier, avait perdu sa femme la semaine dernière. Pendant la veillée de la morte, le vieillard éloigna ses voisins qui l'assistaient, puis alla se pendre dans un petit bâtiment sis au fond de son jardin. BOURGES.



PRÉCIPITÉ DANS LE VIDE. — Dans un chantier de construction, aux Iles, un jeune maçon était monté sur un échafaudage, à une hauteur de quatre mètres. Par suite d'un faux mouvement, il fut précipité dans le vide. Dans sa chute, il se fit de multiples blessures et se brisa les deux poignets. On craint également des lésions internes. VICHY.

Il ne lui était donc pas permis de désertier la lutte.

Fort de l'approbation de sa conscience, Joseph Grimaldin continuait de suivre la voie qu'il s'était tracée.

Une fois le résultat obtenu, il expliquerait tout à sa mère et la bonne vieille, loin d'adresser encore des reproches à son fils, serait fière de lui.

Malheureusement, le hasard ne semblait pas favoriser les jeunes gens.

Ils ne parvenaient pas à retrouver la trace des acolytes de Chaussagol.

L'aide d'Albert Servoix allait peut-être rendre les recherches plus efficaces.

Si ces excursions dans le Paris mystérieux des voleurs et des assassins n'intéressaient que médiocrement le fiancé de Mlle Guimont, il était du moins décidé à les accomplir avec tout le dévouement et tout le zèle possibles.

Il avait beaucoup à se faire pardonner par sa fiancée et il tenait à obtenir ce pardon.

Bien que les révélations du jeune Piélat ne l'eussent pas absolument convaincu que René avait été assassiné et que c'était par un des meurtriers que Grimaldin avait été malmené, Albert ne voulait rien négliger.

Il entreprit donc, escorté de Narcisse et de Grimaldin, de visiter tous les bouges où se cache la canaille, tous les antres où se réfugient les malfaiteurs entre deux mauvais coups.

Avant d'explorer les quartiers excentriques, Albert Servoix résolut de continuer à visiter le centre déjà fouillé en partie par Piélat et le bossu.

Parcourant les vieilles ruelles étroites et malsaines, bordées de maisons noires, lépreuses, aux fenêtres sales, que trouaient çà et là des lieux louches derrière les vitres crasseuses ; dans ces voies tortueuses et nauséabondes que la percée du boulevard de Sébastopol n'a pu assainir et qui demeurent au cœur de Paris comme d'ingrissables plaies de maladies anciennes, rues Brisemiche, Simon-Lefranc, Quincampoix, etc., les jeunes gens s'aventurèrent, pénétrant dans des cabarets infects, chez des logeurs sinistres où ils étaient l'objet de la même inimitié de la part des patrons que de celle des clients.

On les soupçonnait en général d'agir en secret pour le compte de la police, ce qui ne pouvait leur concilier la sympathie de ces individus tous chargés de méfaits.

Quand ils entraient dans un réduit où les consommateurs, affalés sur des escabeaux dépaillés autour des tables grasseuses, somnolaient ou jouaient aux cartes, les têtes se redressaient aussitôt et des regards haineux les enveloppaient.

Après un rapide coup d'œil, les visiteurs commandaient des verres de vin ou de liqueur qu'ils ne buvaient pas et ressortaient.

Alors, les plus misérables parmi ces individus des deux sexes, que le vice avait réduits à cette abjection, se précipitaient, se disputant la volupté d'absorber le liquide qui restait disponible.

On se frappait parfois un peu.

Mais ce n'était pas long.

Les plus forts ou les plus adroits avaient le dessus promptement, ou bien un troisième larron les mettait d'accord en vidant l'objet du litige. Aussitôt les verres bus, les disputes s'apaisaient sans effort.

Pendant ce temps, Albert, Narcisse et Grimaldin allongeaient la liste de leurs visites. C'était toujours avec un égal insuccès.

Le bossu commençait à se décourager et il exhala une plainte.

— Autant vaudrait, déclara-t-il, chercher une aiguille dans une botte de foin !

Ils allaient pénétrer dans le quinzième « caboulot », exploré ce jour-là.

— Entrons encore, dit Albert. Ce sera le dernier pour ce soir.

C'était rue Pirouette, tout près des Halles, un étroit réduit, d'extérieur misérable.

Derrière les carreaux de la devanture, sur des planches dépeintes, des litres pleins de liquides, diversement colorés, mixtures de parade, s'alignaient, couverts d'une épaisse poussière.

A l'intérieur, outre le comptoir encombré de verres sales parmi lesquels gisait un débris d'éponge noirâtre, il y avait quatre tables disloquées et fendues et, en nombre double, des escabeaux boiteux dont les sièges perdaient leur paille.

Mais pas le moindre consommateur n'occupait la place.

Une odeur fétide, où se mélangeait le parfum de l'absinthe, des relents de cuisine et une âcre senteur de tabac de rebut, flottait dans l'air.

Surpris d'abord de ne voir personne dans ce cabaret, Servoix eut bientôt l'explication de ce mystère.

Un bruit de voix semblait s'élever de terre vint frapper son oreille.

L'établissement possédait un sous-sol et ce sous-sol recelait les habitués.

Le jeune homme avisa une porte et, délibérément, l'ouvrit.

Aussitôt le son de la voix lui parvint plus distinct. Il comprit les mots d'un couplet ordurier qu'un pochard était en train de brailler.

A ses pieds, un escalier en spirale s'ouvrait, par où le son montait.

Le jeune homme allait s'y aventurer, lorsqu'un personnage de haute stature en surgit lui barrant la route.

C'était le patron de l'établissement qui accourait au-devant des pratiques dont le timbre de la porte lui avait annoncé l'arrivée.

D'un regard aigu de ses gros yeux jaunes, il détailla le « client » et, pinçant les lèvres :

— Il n'y a plus de place en bas, mon beau monsieur ; c'est plein comme un œuf... Je regrette...

Et, tout en parlant, il avançait, repoussant du même coup Servoix dans la première pièce.

Après quoi, il referma soigneusement la porte et reprit :

— D'ailleurs, vous ne seriez peut-être pas très bien accueilli par la société qui se trouve au sous-sol... Dame, c'est pas des « aristos » qu'on reçoit ici, comprenez-vous ? Alors, chez moi, je réponds de la casse... Mais, une fois dehors, ni vu ni connu, n'est-ce pas ?

— Enfin, pouvons-nous descendre ? demanda froidement Albert.

Le débitant cligna de l'œil.

— Je vous répète qu'il n'y a pas de place.

— Alors, déclara Servoix affectant une complète insouciance, nous attendrons qu'il y en ait !

Et il s'assit devant une des tables malpropres sur laquelle le patron se décida à passer une éponge, ce qui ne fit que salir le bois davantage.

— Je crois que vous avez tort d'insister, crut-il devoir ajouter encore. L'événement pourrait mal tourner... Quelqu'un pourrait croire que vous êtes venu ici pour espionner...

— Ah ! ça, vos clients sont donc de bien grands criminels ?

— Peuh !... ça dépend... Mais la police est si regardante...

— Et si j'en étais réellement, de la police ? exclama Servoix.

(La suite au prochain numéro.)

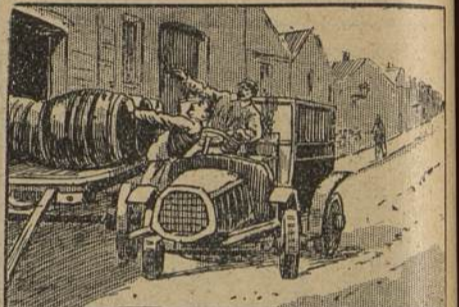
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

ACTE DE COURAGE. — Effrayé par une machine faisant la manœuvre, un cheval attelé à une voiture s'emballait. Une dame âgée et plusieurs enfants qui se trouvaient sur la voiture étaient impuissants à maîtriser le cheval. Des accidents devenaient inévitables quand un homme, M. Damier, sautant d'un tramway en marche, s'élança à la tête de l'animal emballé, et parvint à le maîtriser après avoir été traîné sur un parcours d'une cinquantaine de mètres. BORDEAUX.



TRAGIQUE ANNIVERSAIRE. — Étonné de n'avoir pas vu son fils et sa belle-fille sortir de leur chambre, un tennelier ouvrit leur porte. Il aperçut ses enfants étendus sans bruit sur leur lit. Deux réchauds achevaient de se consumer. On ignore les causes de ce suicide. Les désespérés avaient choisi, pour se suicider, le jour du second anniversaire de leur mariage. BORDEAUX.



ACCIDENT DU TRAVAIL. — En chargeant des barriques sur une charrette arrêtée devant des chais, quai de Bacalan, un manoeuvre, âgé de dix-huit ans, ne put éviter un camion automobile qui passait. Le malheureux fut violemment serré entre la voiture et le camion. Il se plaignait de violentes douleurs internes. BORDEAUX.

DRAME CONJUGAL. — La femme d'un poseur de la voie de la gare de Tauche-Mougon a frappé d'un coup de couteau au-dessus du sein droit son mari, dont l'état est très grave. NIORT.



HEURTÉS PAR DES BENNES. — Tandis qu'ils travaillaient sur un vapeur, deux manoeuvres furent heurtés par des bennes de déchargement. Les deux infortunés furent précipités au fond de la cale. On courut à leur secours et on les remonta. Tous deux se plaignent de violentes douleurs internes. BORDEAUX.

Rien à dire sur son compte s'il n'était possédé d'une manie funeste.

Dans les foules, partout où il en trouve l'occasion, il ne se gêne pas pour promener une main téméraire sur les formes de ses voisines et même les pincer sans vergogne.

— C'est plus fort que moi, dit-il piteusement.

Il faut, en effet, que ce soit plus fort que lui, car, en considérant sa victime, on ne peut s'empêcher de se demander où il avait la tête lorsqu'il s'est oublié à pincer la pudibonde veuve qui l'a fait trainer au poste aussitôt après l'affront.

Mme Chiffonnet, qui prétend n'être pas chiffonnée, est une grande femme sèche de quarante-cinq ans. Du moins, c'est l'âge qu'elle se donne.

Elle a une figure en lame de rasoir, éclairée par deux yeux si microscopiques, qu'il faut les regarder de près pour les voir.

Son visage est divisé en deux par un nez important qui polissonne avec son menton.

Le président l'invite à exposer les faits devant le tribunal.

LA PLAIGNANTE. — Vous voulez que... (Pudiquement.) J'ose pas seulement me le répéter à moi-même dans le silence de mes nuits solitaires, ce qu'il m'a fait, cet homme infâme, et vous me demandez de le dire tout haut, devant tous les yeux qui m'écoutent ? Non, qu'on ordonne le huis-clos... Je ne le

raconterai au monde que si tout le public sort !

Enchantée de sa tirade, elle se croise les bras et demeure silencieuse.

Le tribunal repousse sa demande de huis-clos et elle est forcée de s'expliquer.

LA PLAIGNANTE. — Puisqu'il le faut... (Avec un soupir à faire tourner un moulin à vent.) je m'exécute. Il était environ dix heures du soir, j'attendais l'omnibus à la Bastille ; on venait d'appeler le numéro 92... j'avais le 97... lorsque je sens un bras qui enlace ma taille, et une main, une terrible main qui me palpe et me pince... Je pousse un cri et je m'évanouis entre les bras d'un courageux citoyen qui était venu à mon secours... Il a tout vu !... (Par réflexion.) Tout, c'est-à-dire les manoeuvres de ce monstre... Je l'ai fait citer comme témoin... Il m'avait laissé sa carte, sur le lieu du crime : Arthur Durand... C'est un jeune homme bien distingué !

LE PRÉSIDENT (au prévenu). — Qu'avez-vous à dire ?

LE PRÉVENU. — Rien, je suis honteux... Et tout le monde comprendra ce sentiment en regardant Madame... Vrai, je ne l'avais pas vue...

LE PRÉSIDENT. — Vous la preniez pour une autre ?

LE PRÉVENU (saisissant au bond la perche que lui tend le président). — Oui, je la prenais pour ma belle-mère ! (Il se mord les lèvres... A part.) Sapristi ! je bafouille.

Le président donne la parole au témoin de la scène.

L' HUISSIER (appelant). — Arthur Durand ! (Un gros monsieur, à l'air réjoui, s'avance à la barre.)

LE TÉMOIN. — J'ai toujours dit que ça lui arriverait ; elle le montrait trop à tout le monde.

LA VEUVE CHIFFONNET (suffoquée d'indignation). — Je !... Moi !...

LE PRÉSIDENT. — Comment, elle le montrait à tout le monde ?

LE TÉMOIN (avec un rire bon enfant). — A qui voulait le voir ; à moi, au voisin, à vous, monsieur le président, si vous en aviez été curieux.

(La veuve Chiffonnet gigotte éperdument sur son banc sans pouvoir dire un mot.)

LE PRÉSIDENT. — Expliquez-vous.

LE TÉMOIN. — Je lui avais bien dit, pas plus tard que la veille : « On finira par vous le prendre. »

LA VEUVE CHIFFONNET (parvenant à faire sortir un son de son gosier). — Horreur ! !

LE PRÉSIDENT (au témoin). — Mais de qui parlez-vous ?

LE TÉMOIN (avec un clignement d'œil). — Vous savez bien, de... de son magot, enfin.

LA VEUVE CHIFFONNET. — Mon !... (Elle s'évanouit sur l'épaule de son voisin.)

(Le président et les assesseurs se regardent légèrement ahuris.)

LE PRÉSIDENT (au témoin). — De quel magot parlez-vous ?

LE TÉMOIN. — De celui qu'on lui a volé, parbleu !

LE PRÉSIDENT. — Mais il n'est point question de vol...

LE TÉMOIN (interloqué). — Comment, je ne suis pas cité pour témoigner au sujet du vol de trois cents francs, toutes les économies de la veuve Ripaton !...

L' HUISSIER (intervenant). — Le vol de la veuve Ripaton, c'est à la huitième chambre !

LE PRÉSIDENT. — Et vous êtes ici à la neuvième... c'est un autre Arthur Durand.

LE TÉMOIN. — Le fait est qu'ils ne manquent pas... Excusez-moi. (Il se sauve.)

Joséphin Follaveut est condamné à quinze jours de prison avec sursis.

Espérons qu'on ne l'y pincera plus à pincer.

JULES DEMOLLIENS.

UN AGENT GRIÈVEMENT BLESSÉ

Un brigadier de police de Jœuf, a été attaqué et assommé à coups de lampe de mineur par des ouvriers italiens qui causaient du tapage nocturne et qu'il avait invités à se taire.

Les meurtriers ont été arrêtés.

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMÉR

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

II (Suite.)

— Officier d'artillerie de marine, n'est-ce pas ?

— Il a deux galons d'or sur les manches de son dolman.

— Ah ! s'il découvrirait jamais le pot aux roses il ne serait pas si crâne, fit Popaul, le regard mauvais ; si quelqu'un se chargeait de lui apprendre quel métier fait sa mère, il ne rigolerait pas tant...

Mais il viendra bien un jour où il la surprendra ici, pendant une de ces nuits où le champagne coule, où les femmes cherchent à exciter les joueurs... et alors ce qu'on rira !

— Comme vous êtes méchant, fit Victoire. Sur ce, bonsoir, je vous quitte ; nous partons dans une heure.

— Et les picaillons ? cria la cuisinière grisée par le saint-estèphe, vous oubliez de me donner de l'argent.

— Voilà cinq louis ; arrangez-vous avec ça comme vous l'entendez... et boulottez des patates si vous n'avez pas autre chose à vous mettre sous la dent.

Oh ! ce retour dans le modeste appartement du boulevard Saint-Michel ! Comme Morgane était heureuse de venir là, retrouver Daniel — ce fils adoré qu'elle n'avait pas revu depuis le matin.

Il était allé passer la journée avec un camarade : Hervé d'Hérouville, médecin militaire dans le régiment de Daniel.

Retenu à déjeuner et à dîner dans la famille de ce jeune homme, Daniel s'attarda et ne rentra que fort tard le soir. Morgane ne s'était pas couchée.

Installée près du feu, dans son salon, elle se plongeait dans ses douloureuses rêveries.

Là, dans le silence recueilli de cette solitude, ce n'était point Daniel seul qui emplissait sa pensée ; c'était aussi à Jean qu'elle songeait, à cet homme si grave, et pourtant si séduisant, qu'elle avait revu dans la journée. N'était-ce pas pour le recevoir dans l'intimité des grands jours de folie qu'elle avait quitté pendant une journée son appartement du boulevard Saint-Michel, cette retraite ignorée et connue de Daniel seul...

Et là, là où le souvenir de son fils eût dû la sauvegarder contre sa passion pour Jean, contre l'obsédante pensée de cet amour méconnu, c'était au petit-fils du docteur Bellanger qu'elle songeait.

Près du feu elle parut s'endormir ; depuis de longues minutes elle était là, somnolente, lorsqu'un baiser de Daniel vint la réveiller.

Et un nom vint à ses lèvres.

— Jean !...

— Mère, c'est moi, fit Daniel dont les beaux sourcils noirs se froncèrent.

— Ah !... oui... je rêvais, dit Morgane sans se déconcerter. J'ai lu aujourd'hui un livre intéressant, et le nom du héros — il s'appelle Jean — est venu à ma pensée, est monté à mes lèvres.

Et, saisissant les mains de Daniel :

— Comme tu rentres tard, mon petit.

— J'ai dîné avec Hervé d'Hérouville.

— Et où ça, mon Dieu ?

— Chez son oncle, M. Marcel Bellanger.

— Mais je connais ce nom-là, fit Morgane, inquiète et frissonnante.

— Qui ne connaît cette grande maison de meubles du faubourg Saint-Antoine, cette maison — une des premières de Paris — réputée pour la perfection de ses œuvres d'art.

D'ailleurs M. Marcel Bellanger a vécu ses premières années à Verrey, et vous

avez dû certainement connaître autrefois à Vertes-Feuilles son frère, aujourd'hui le colonel Jean Bellanger.

— Assurément, fit Morgane, la voix tremblante ; mais j'ignorais que Jean eût un frère.

— Marcel Bellanger a quitté Verrey tout jeune encore pour se lancer dans le commerce et l'industrie.

« Et, je vous l'assure, il a fait brillamment son chemin, est rapidement parvenu à la fortune. Il a épousé une femme charmante qu'il adore et dont il est adoré. Malheureusement ils n'ont pas d'enfants et ne possèdent pour toute famille — en dehors du colonel Jean Bellanger — que mon ami Hervé d'Hérouville, le fils d'une sœur de Mme Bellanger morte depuis longtemps.

— Alors cet Hervé d'Hérouville sera très riche un jour ?

— Oh ! il ne compte nullement sur cette fortune ; — comme moi il vit très simplement, et nous nous entendons à merveille.

— Peut-être as-tu rencontré dans cette famille le colonel Jean Bellanger ? reprit Morgane inquiète.

— En effet, mère. J'ai même appris aujourd'hui que le colonel deviendrait sous peu mon chef direct, attendu que je vais être envoyé à Toulon, dans le régiment dont on vient de lui donner le commandement.

— Ah oui je serais heureux d'être commandé par ce vaillant, reprit Daniel, par cet homme juste et bon, par ce fort que le malheur n'a pu abattre.

« Vous devez connaître, mère, une partie des secrets de cet homme, vous devez savoir qu'il a souffert. Il aimait Micheline... et une fatalité inexplicable les a séparés à jamais. Ah ! pauvre Micheline, combien toujours je l'ai plainte... et combien je la plains encore aujourd'hui !... »

— Ne me parle jamais de cette femme, fit brusquement Morgane.

— Oh ! vous la haïssez donc toujours ? demanda Daniel en passant la main sur son front. Et pourquoi la haïssez-vous ? Quel mystérieux secret existe-t-il donc entre vous — secret de haine que je n'ai jamais pu connaître ?

« Ah ! mère, vous me cachez certainement quelque chose.

Et sur ces paroles, sans adresser un mot de tendresse à sa mère, le jeune homme se retira et gagna sa chambre.

III

Daniel devant passer à Paris quelques semaines de congé, Morgane décida de changer toute sa manière de vivre.

Dans son appartement du boulevard Saint-Michel, elle s'isola entre Daniel et Victoire, ne faisant que de courtes apparitions à l'hôtel du Bois de Boulogne, et consacrant presque tous ses instants à son fils adoré.

Chaque matin, appuyée au bras de Daniel, elle faisait une promenade au Luxembourg et ne rentrait qu'à onze heures pour déjeuner.

Mais bientôt elle fut obligée de renoncer à ces promenades ; un incident, qui la bouleversa, vint lui rappeler qu'elle devait toujours se tenir sur ses gardes.

Un matin, comme elle traversait le Luxembourg avec Daniel, des jeunes gens s'arrêtèrent devant elle et, ricanant, la dévisagèrent.

L'un d'eux dit aux autres :

— Mais je ne me trompe pas : c'est là une des amuseuses les plus connues de la rive droite ; — que diable vient-elle faire au Quartier latin ?

Et ricanant toujours...

— Elle a trouvé un jouvenceau ; — un beau garçon, ma foi, qui m'a tout l'air d'être un officier.

Et les jeunes gens poursuivirent leur chemin.

Bien que dites à voix basse, ces paroles avaient été entendues de Morgane ; et

Daniel sentit le bras de sa mère trembler sur le sien.

— Qu'avez-vous donc, mère ?

— Mais rien, mon petit.

Daniel, qui alors marchait la tête basse, la pensée ailleurs, n'avait ni entendu ni remarqué les jeunes gens.

Cette rencontre, qui eût pu la perdre à jamais dans l'esprit de son fils, provoqua chez Morgane une nervosité extraordinaire. Dès lors, elle s'enferma chez elle, inventant mille prétextes pour ne plus sortir avec Daniel.

Cette femme si forte cependant, cette femme que jusqu'ici les pires événements n'avaient pu émuir, tremblait maintenant à la seule pensée que Daniel pût surprendre un jour sa conduite scandaleuse.

Dans le petit appartement du boulevard Saint-Michel on menait donc une vie très retirée. De temps à autre, Morgane chargeait Victoire d'aller lui chercher une voiture ; et, toute seule, elle se faisait conduire au Bois.

Un après-midi, comme elle venait de mettre pied à terre dans l'allée conduisant à Boulogne, elle perçut un bruit de chevaux lancés à fond de train.

Elle se gara et retourna la tête.

Bientôt les chevaux arrivèrent à sa hauteur.

— Tiens bon... retiens Bella... penche-toi sur l'encolure... et surtout ne crains rien, criait une voix.

Morgane resta comme médusée par le son de cette voix qu'elle venait de reconnaître.

— Diable... diable, murmura-t-elle, entre ses dents, mon cher beau-frère monte bien à cheval, mais sa fille Gaétane est loin d'être une écuyère. Jamais elle ne pourra arrêter Bella, et peut-être va-t-elle piquer une tête sérieuse sur la route.

En effet Gaétane, emportée dans un galop vertigineux, était maintenant incapable de diriger sa monture ; une catastrophe semblait inévitable.

Tout à coup Bellas s'arrêta brusquement. Maîtrisée par un main de fer, elle rue, agite sa longue crinière ; mais elle ne peut plus s'élaner... elle est vaincue.

Et Gaétane, très calme en apparence, mais en réalité fortement émotionnée, se hâte de mettre pied à terre.

— Oh ! cette Bella... quelle vilaine bête, fit-elle en se tournant vers celui dont le courage venait de la sauver ; — sans vous, monsieur, je serais tombée, car je me sentais incapable de résister plus longtemps à cette course folle.

Puis, souriante, elle ajouta en désignant le comte de Kernoël qui, sautant de cheval, accourait près de sa fille :

— Le comte de Kernoël... mon père.

— Monsieur, fit André en tendant la main à l'inconnu qui, très grave, s'était avancé vers lui ; monsieur, que de remerciements ne vous dois-je pas...

— C'est plus que des remerciements, père, c'est de la reconnaissance, dit Gaétane d'une voix très douce.

L'inconnu était un beau garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans. Blond, les yeux d'un bleu verdâtre, de taille élancée, il personnifiait l'homme élégant et du meilleur monde ; une petite moustache blonde, relevée militairement, lui donnait tout à fait l'aspect d'un officier.

D'un coup d'œil rapide, Gaétane enveloppa le jeune homme d'un regard à la fois scrutateur et très doux.

— Jamais nous n'oublierons, mon père et moi, que je vous dois sans doute la vie, dit-elle de sa voix harmonieuse, mais à cette heure légèrement tremblante — car maintenant seulement ses nerfs se détendaient, et la frayeur instinctive de tout à l'heure l'émotionnait plus qu'elle ne voulait le laisser paraître.

— Ah ! non, je ne vous oublierai pas, monsieur, fit André. D'abord laissez-moi vous prier de me dire votre nom. Je suis un marin, moi, et n'y vais pas par quatre

chemins pour exprimer ma sympathie ou mon antipathie. Or, vous m'êtes particulièrement sympathique... et je serais heureux de vous considérer comme un de nos amis, de pouvoir bientôt vous présenter à madame de Kernoël.

L'inconnu prit dans son portefeuille une carte de visite qu'il tendit gracieusement au comte de Kernoël.

Et tout haut André lut :

HERVÉ D'HÉROUVILLE
médecin aide-major de 1^{re} classe
au 20^e régiment d'artillerie de marine.

— Fort bien, jeune homme, fort bien ; et dans quelle garnison êtes-vous en ce moment ?

— J'arrive du Sénégal, et je suis en congé de trois mois.

— Que vous êtes venu passer à Paris ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes chez vos parents sans doute ?

— Je suis chez une tante que j'adore.

— Alors votre père et votre mère sont en province ?

— Je suis orphelin, monsieur, fit André, dont, à ce douloureux souvenir, les regards s'attendrirent.

— Excusez-moi, jeune homme, d'avoir ainsi ravivé votre peine... Je ne sais vraiment pas ce que je dis. Le bonheur, voyez-vous, fait parfois divaguer... et je suis heureux aujourd'hui de voir ma Gaétane saine et sauve. J'ai eu si peur, si vous saviez ; j'ai été si malheureux pendant les quelques minutes qui viennent de s'écouler...

« Ah ! jeune homme, donnez-moi votre main... je veux la serrer encore.

Puis il ajouta :

— A demain, n'est-ce pas ? Promettez-moi de venir à mon hôtel, rue de Babylone ; chaque jour, de cinq à sept, vous nous trouverez tous.

« Puis, aussi, monsieur, dites-moi où je pourrai vous rencontrer... car enfin je vous dois une première visite.

— Chez madame Bellanger... faubourg Saint-Antoine, n° 17.

Le comte et Hervé se saluèrent.

Puis Gaétane remonta à cheval et, accompagnée de son père, prit le chemin du retour.

— Bella est tout à fait calmée, dit André à sa fille, et maintenant tu n'as rien à craindre ; d'ailleurs je suis là, près de toi.

Dissimulée dans les taillis, à quelques pas, Morgane ne perdait pas de vue les Kernoël et le mystérieux inconnu dont l'intervention avait été si opportune.

Mais quel était ce jeune homme ?

Il passa près d'elle tout rêveur, le front penché, marchant lentement.

Instinctivement Morgane le suivit.

Il se dirigea vers le lac ; — arrivé au bord, il héla un passeur, monta dans la barque, et donna l'ordre de le transporter sur l'autre rive.

Aussitôt la barque fila dans la direction du chalet, de ce lieu de rendez-vous si fréquenté des promeneurs, et si plein d'ombre été comme hiver.

Morgane ne traversa pas le lac ; elle ne suivit pas l'inconnu.

« Bah ! pensait-elle, il ne s'éternisera pas dans ce chalet ; il a hâte certainement de retourner à Paris dans l'espoir de revoir la belle Gaétane dont le souvenir doit déjà le hanter. »

C'était une superbe journée d'hiver, pleine de soleil.

Depuis quelques jours la glace avait fondu ; et sur le lac redevenu bleu, quelques cygnes s'ébattaient, secouaient leurs belles ailes blanches.

Après avoir traversé le lac, Hervé se dirigea vers le chalet, silencieux à cette heure, et paraissant presque abandonné.

Puis, avisant un jeune garçon accourait, il lui demanda :

— Le colonel est-il arrivé ?

— Le colonel attend Monsieur dans le petit salon.

— Bien, j'y vais.

Dans le salon, tendu de rouge et éclairé par deux larges fenêtres prenant vue sur le lac, le colonel Jean Bellanger, installé près d'un bon feu, lisait des journaux tout en prenant un apéritif.

— Enfin te voilà ! dit-il en tendant la main à Hervé ; sais-tu bien que depuis plus d'une heure je t'attends ?

— Vous m'excuserez quand vous connaîtrez la cause de mon retard.

— Bon, tu me raconteras ça tout à l'heure.

Et il ajouta, souriant...

— Si on dînait ici... qu'en dis-tu ?

* Voir les numéros 149 à 171.

— D'habitude je suis toujours de votre avis, mon colonel; mais aujourd'hui je vous demanderai la permission de vous quitter bientôt: je crois de mon devoir de rentrer de bonne heure à Paris.

— Diable... diable... mais qui donc t'y appelle? Ce n'est pas ta tante, je suppose.

— Ah! certes non; — la bien chère femme ne sait pas, ne peut pas savoir ce qui vient de m'arriver.

— Mais sais-tu bien que tu m'intrigues, mon petit Hervé; parle vite... je commence à être inquiet.

— Rassurez-vous, mon colonel, il ne m'est rien survenu de fâcheux.

« Or, voici en deux mots ce dont ils'agit: « J'ai eu tout à l'heure la bonne fortune de sauver une jeune fille qui sans moi — je puis le dire sans aucune fanterie — eût fait panache avec son cheval, une superbe bête de race, que j'ai pu arrêter à temps; — et je dois recevoir aujourd'hui, au Faubourg, la visite du père de cette jeune fille.

Puis tendant à Jean la carte remise par André...

Comte de Kernoël... rue de Babylone.

Vous le voyez, mon oncle, ce sont des gens du grand monde, Mlle de Kernoël n'est pas la première venue; et, ce qui ne gâte rien, elle est ravissante.

— Ainsi te voilà en relations avec des gens que tu ne connais pas, avec une jeune fille ravissante et belle — car elle est certainement belle, sans quoi tu n'en parlerais pas avec autant de chaleur.

« Ah! mon petit Hervé, peut-être vas-tu trouver là le chagrin, bien des peines, bien des désillusions... car la vie, vois-tu, n'est que désillusions et mensonges.

Il se souvenait, lui, de cette promenade matinale faite autrefois sur la route de Verrey à Salmaize; se souvenait de la belle amazone, sauvée par lui d'une mort presque certaine... se souvenait aussi que cette femme était devenue sa plus mortelle ennemie.

Et en songeant à cette Morgane qui avait fait tant de mal à Micheline, un sentiment de haine gonflait son cœur.

Il l'avait revue cependant quelques jours auparavant; elle se fût donnée s'il avait voulu la prendre... mais cette enchanteresse ne l'avait point vaincu; et il lui avait témoigné une indifférence pire que le plus profond mépris.

Hervé aurait-il donc rencontré, lui aussi, une de ces femmes néfastes qui assombrissent et perdent toute une vie?

Oh! Il ne pouvait point se douter, lui, qu'Hervé venait de sauver la vie à la Gracieuse d'autrefois, à la mignonne toujours cherchée, toujours pleurée, à l'enfant qu'il allait sous peu redemander à Micheline.

N'était-ce point pour tenter cette démarche auprès de Mme Dubreuil qu'il était venu passer quelques mois à Paris? Et, depuis, Morgane ne lui avait-elle pas laissé entendre que Micheline savait ce qu'était devenue sa fille?

Oh! oui, il devait revoir Micheline... revoir cette femme qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Lui, il avait gardé à Micheline sa foi et son amour. Il ne s'était point parjuré, lui, et il était resté fidèle aux doux souvenirs de son enfance, à toutes les enivrantes tendresses de sa jeunesse...

— Ainsi tu refuses mon invitation à dîner? reprit enfin Jean Bellanger; — nous eussions été cependant bien ici pour causer.

— Le comte de Kernoël se présentera certainement aujourd'hui au Faubourg.

— Qui sait...

— Cet homme-là n'est point de ceux qui oublient, fit gravement Hervé.

— Comment, tu le défends déjà? dit le colonel en riant franchement de la réponse du jeune homme.

Puis, redevenant subitement très grave:

— Ah! mon pauvre enfant, je crains que cette aventure n'ait une grande influence sur ta vie. Réfléchis un peu: nous autres, nous ne restons pas longtemps à Paris, et souvent le devoir nous appelle au loin, bien loin de tous ceux que nous aimons.

« Tu arrives du Sénégal, et tu as obtenu un congé de quelques mois; mais sitôt ce congé terminé, tu devras rejoindre une garnison lointaine — Brest ou Toulon — et alors tu serais séparé de celle que tu aimerais. Ah! Hervé, garde bien ton cœur, ne le donne pas à la légère.

— Mais, mon colonel, je n'aime personne, fit Hervé en riant nerveusement... mais d'un rire contraint et sonnait faux.

Il avait suffi que le jeune homme vit Gaétane pour en tomber fortement épris. Et désormais il ne pourrait oublier ce radieux visage, ce sourire un peu triste, la douce mélancolie de ces grands yeux de velours, tout le charme de cette superbe fille qu'il avait presque tenue dans ses bras.

— Tu n'aimes personne, dis-tu... je veux bien le croire, fit le colonel Bellanger redevenu rêveur; mais j'espère néanmoins qu'à l'occasion tu te souviendras de mes avis. Tu es bien jeune encore, toi; moi, je suis déjà vieux, bien plus vieux peut-être que mon âge... et il m'est permis de te donner des conseils dictés par mon expérience de la vie.

Et la vie ne me fut pas toujours élément, à moi; je n'ai jamais été bien heureux, j'ai perdu presque tous ceux que j'aimais... et mon frère Marcel et

de gens qui vont et viennent », pensait Hervé en gravissant l'escalier étroit conduisant à l'appartement de Mme Bellanger.

Dans l'antichambre, une femme vêtue d'une toilette sombre attendait, le sourire aux lèvres.

— Je vous ai entendu venir, et je suis accourue, dit-elle; bonjour colonel.

Et se tournant vers Hervé...

— Toi, j'ai reconnu ton pas; — tu es bien gentil de rentrer de si bonne heure, mon grand.

Puis, se haussant, elle prit dans ses mains la belle tête d'Hervé et l'embrassa maternellement sur les deux joues.

Delphine Bellanger était une petite femme fort avenante. Des cheveux déjà grisonnants encadraient une douce figure éclairée par de larges yeux bleus d'une exquise bonté.

Delphine et Marcel s'attachèrent bien vite à ce bambin ressemblant à sa mère; ils résolurent de lui donner une forte éducation et lui firent suivre les cours du lycée Saint-Louis.

Travailleur et intelligent, Hervé fit de brillantes études. Après avoir subi victorieusement les épreuves du baccalauréat, il fit sa médecine, fut reçu à l'école de santé militaire et entra dans l'armée en qualité de médecin.

Quelque temps après, il fut envoyé au Sénégal, où il resta trois ans; puis il obtint un congé de plusieurs mois et vint en jouir à Paris près de la noble femme qui l'avait élevé comme son fils.

Hervé éprouvait pour Delphine et Marcel une tendresse sans bornes, et pour rien au monde il n'eût voulu leur causer la moindre peine; aussi sa petite aventure au Bois le rendait-elle fort perplexé; comment maman Delphine — comme il l'appelait volontiers — accueillerait-elle ce qu'il dirait tout à l'heure?

Et il hésitait, inquiet.

— Mais tu es tout pâle, dit Delphine en reprenant dans ses mains la tête d'Hervé; serais-tu malade, mon petit?

— Malade? fit le colonel Bellanger, malade?

« Ah! ma bonne Delphine, vous ne l'avez pas bien regardé... vous n'avez pas vu la joie qui brille dans ses yeux. Interrogez-le, et il vous narrera la belle équipée dont il est encore tout fier, le gaillard.

— Que nous racontez-vous là, Jean? fit Delphine, très amusée maintenant.

— Tout à l'heure, vous recevrez sans doute une visite, dit enfin Hervé.

— Et de qui donc, grand Dieu?... — Du comte de Kernoël, maman Delphine.

— Le comte de Kernoël... Mais je connais ce nom-là, dit Mme Bellanger en passant la main sur son front comme pour mieux rappeler ses souvenirs.

— C'est sans doute un de vos clients, fit Jean en riant, et peut-être vient-il vous faire une commande importante.

Mais Delphine ne sembla pas entendre cette réplique.

Elle appuya un doigt sur le bouton d'une sonnette électrique... et presque aussitôt un homme de quarante-cinq ans envirois parut.

— C'est bien, ça, d'accourir au premier appel de ta femme, dit Jean en tendant la main à Marcel Bellanger.

— Si Delphine m'appelle ainsi, c'est qu'elle a une importante communication à me faire.

Et, s'adressant à sa femme: — Voyons, ma bonne Delphine, explique-toi vite; que me veux-tu?

— Connais-tu le comte de Kernoël?

— Mais certainement; — c'est un de mes bons clients.

— Eh bien! ce client doit nous faire une visite aujourd'hui.

— Tant mieux. Je viens justement de recevoir une superbe vitrine; — je la lui montrerai, et comme il est, dit-on, fort riche...

— Père, intervint Hervé, d'un ton très grave, M. de Kernoël ne vient pas en acheteur: il vient me remercier d'avoir évité à sa fille une chute de cheval qui paraissait inévitable.

Les sourcils de Marcel se froncèrent — signe chez lui d'un vif mécontentement.

— Mais ce que tu as fait est tout naturel, et le premier venu eût agi comme toi. Aussi je regrette que tu aies donné ton nom et ton adresse à un monsieur qui ne se décidera certainement à gravir notre escalier que par acquit de conscience.

« Vois-tu, Hervé, quand on a le plaisir d'accomplir une bonne action, il faut se dérober aux remerciements. La plus douce récompense, mon Hervé, est en soi... elle vient de la conscience.

Et sans en dire davantage, Marcel redescendit à son bureau.

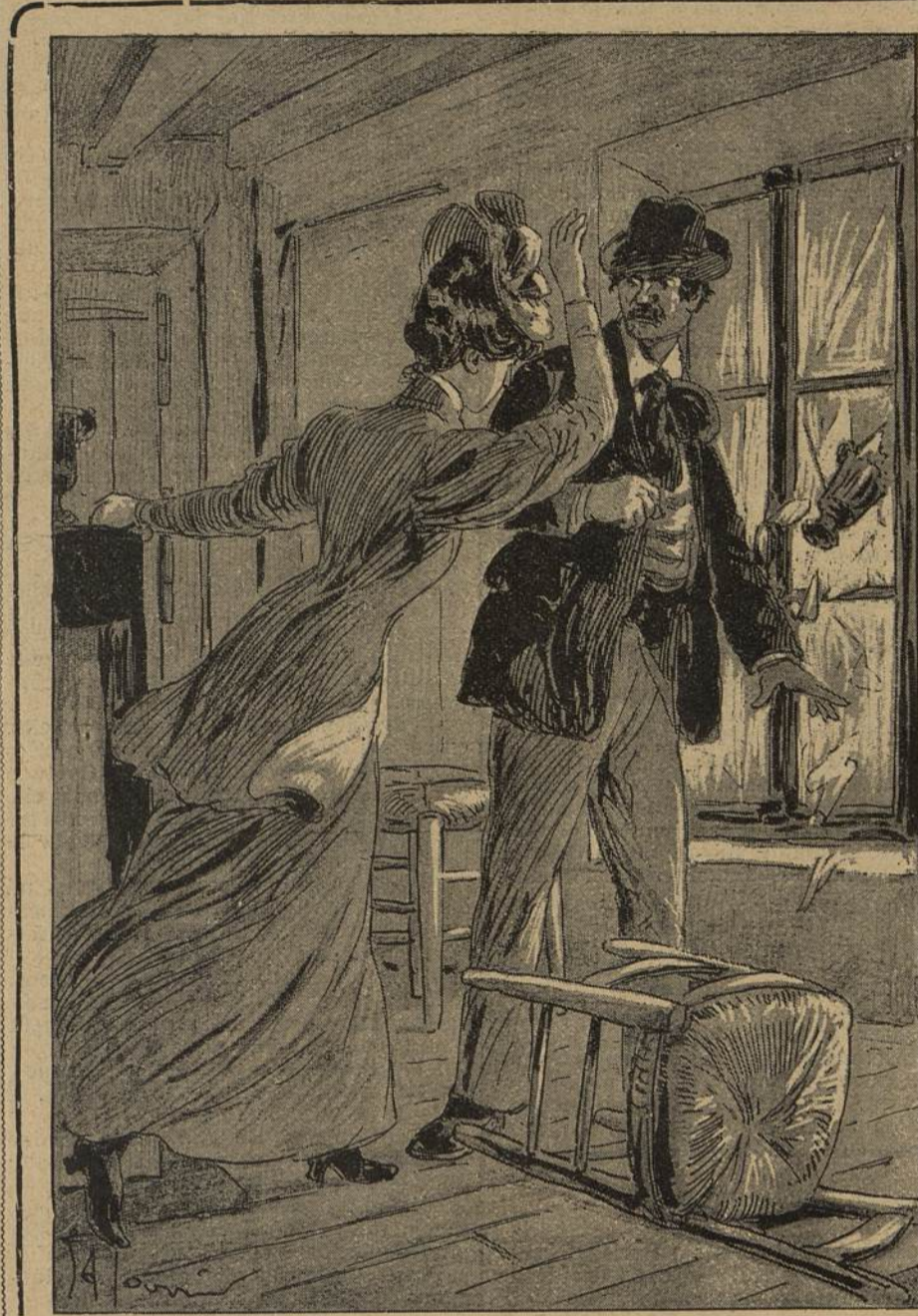
Hervé et Delphine étaient habitués à ces boutades du maître, de cet homme n'ayant jamais transigé avec le devoir et qui, tout en étant devenu millionnaire, n'avait en rien changé son genre de vie.

— Ah! dit Delphine, Marcel est toujours le même... C'est un sauvage fuyant le monde.

« C'est aussi un timide; et si, jadis, je ne l'avais forcé à me demander en mariage, jamais il n'eût osé tenter pareille démarche.

« Et cependant nous nous aimions tous deux... mais sans nous l'être jamais dit.

(La suite au prochain numéro.)



○ ○ LA GOUTTE DE SANG. — Modeste s'empara d'un des vases et, ○ ○
○ ○ de toutes ses forces, le lança contre la fenêtre. ○ ○ ○ ○

sa charmante femme sont les seuls parents qui me restent.

Lentement ils quittèrent le chalet, appelèrent le passeur et traversèrent le lac.

Puis il prirent une voiture et se firent conduire au n° 17 du faubourg Saint-Antoine.

Hervé paraissait énérvé quand le fiacre s'arrêta enfin devant la vieille maison habitée par Marcel Bellanger.

C'était une de ces grandes bâtisses comme on en rencontre tant de nos jours. Sur la rue, le rez-de-chaussée était tout entier occupé par de vastes magasins, sans étalage. Au fond d'une cour s'élevait la maison de commerce proprement dite, avec ses bureaux et ses remises bondées de meubles précieux et d'objets d'art signés des plus grands noms.

Au premier étage apparaissaient de petites fenêtres garnies de fine guipure; c'était là l'appartement des Bellanger.

« Le comte de Kernoël va se croire perdu en pénétrant ici, parmi ce brouhaha

Chacun dans le faubourg — et surtout les pauvres — connaissait cette femme toujours prête à porter secours aux malheureux.

Mariée depuis de longues années déjà, elle n'avait eu qu'un enfant qu'elle perdit au berceau; dès lors, la vie de cette noble femme, qui avait échafaudé sur la naissance de ce petit être tant de projets d'avenir, sembla à jamais brisée.

Sur ces entrefaites, sa sœur, mariée au baron d'Hérouville — noble ruiné, tout heureux d'épouser une roturière bien dotée — mourut, laissant un enfant de dix ans.

La baron d'Hérouville, joueur et débauché, se battit en duel pour une femme à la mode. Il fut tué, et Hervé demeura orphelin, entièrement ruiné par les gaspillages et les folies du père.

Recueilli par Delphine — la sœur de sa mère — et par Marcel Bellanger, l'enfant entra dans la vieille maison du faubourg Saint-Antoine, accueilli comme un petit messie.

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

Le Mystère des Cœurs

II (Suite.)

Elle entendit que l'on venait d'ouvrir le porte du mastroquet donnant sur la rue. Les ouvriers, qu'elle avait vus tout à l'heure attablés s'en allaient en riant, parlant haut, ne se doutant pas du drame qui se passait au-dessus d'eux...

En même temps, un bruit sourd de volets qu'on pousse avec fracas.

Dédé finissait sa journée plus tôt que de coutume et fermait l'établissement. Quelques secondes s'écoulèrent.

— Cette fois, Modeste, nous sommes bien seuls... Dédé lui-même est parti... Vous le voyez, toutes mes précautions étaient prises... Je n'ai pas laissé au hasard la moindre chance d'intervenir...

Elle le bravait de son sourire, cachant quand même de l'angoisse.

Ce sourire le déconcerta, éveilla chez lui le soupçon que des défenseurs allaient surgir... Mais d'où surgiraient-ils?... Était-ce possible?...

Il fit encore un pas vers elle... Il savourait, du reste, la joie de la tenir, de la voir à sa merci...

Il ne pressait pas son attaque, persuadé que rien ne la sauverait.

Elle dit, calme en apparence :

— Je vous prie de vous éloigner et de me livrer passage...

— Non...

— Je vous ordonne...

Il haussa les épaules avec un geste de mépris.

Il s'écarta comme pour lui obéir...

— Allez!...

Elle fut prise au piège, s'imagina qu'elle était libre, fit un bond vers la porte et s'y heurta.

Elle avait oublié que la porte était fermée à clef. C'avait été la première précaution prise par Coribasse en entrant.

Quand elle se retourna vers lui, elle le vit qui occupait maintenant la place qu'elle venait d'abandonner près de la fenêtre.

La fenêtre était la seule issue possible. Modeste était prise...

— Il ne faut pas compter non plus sur la fenêtre..., dit-il.

Et comme, tout près d'elle, il la regardait droit dans les yeux, il fut surpris de l'éclair de joie soudaine qu'il y vit...

Déjà, à plusieurs reprises, il avait entendu l'orgue de barbarie, mais sans y prendre garde autrement... Les orgues ne sont pas rares dans ces parages... De même, les accents vigoureux de la voix de Boutort étaient parvenus jusqu'à lui...

Mais ces chanteurs ambulants sont également communs..., avec leurs accordéons... Pourquoi fallut-il qu'il s'y arrêtât, cette fois, plus longtemps?... C'est qu'il se rappelait l'aventure des Salons de Paris, où Mirador avait glissé si facilement hors de son atteinte...; il se rappelait cette course nocturne, vertigineuse, au long de la route de la Révolte, à la poursuite de cet orgue fantastique qui fuyait tantôt devant lui, tantôt derrière lui, en le narguant de tous ses airs, qui semblait se faire invisible, échappait dans les ténèbres...; s'évanouissait, quand il croyait le tenir...; paraissait, disparaissait, reparaisait jusqu'à le rendre fou de colère... C'est qu'il se rappelait cet orgue essoufflé auquel il manquait la moitié des notes sur son rouleau défraîchi...; cet orgue époumoné, à bout d'haleine.

Or, n'était-ce pas l'instrument asthmatique dont la respiration difficile, en ce moment, arrivait jusqu'à lui?

O Richard! ô mon roi!

L'univers t'abandonne,

Sur la terre il n'est donc que moi

Qui m'intéresse à ta personne.

* Voir les numéros 128 à 171.

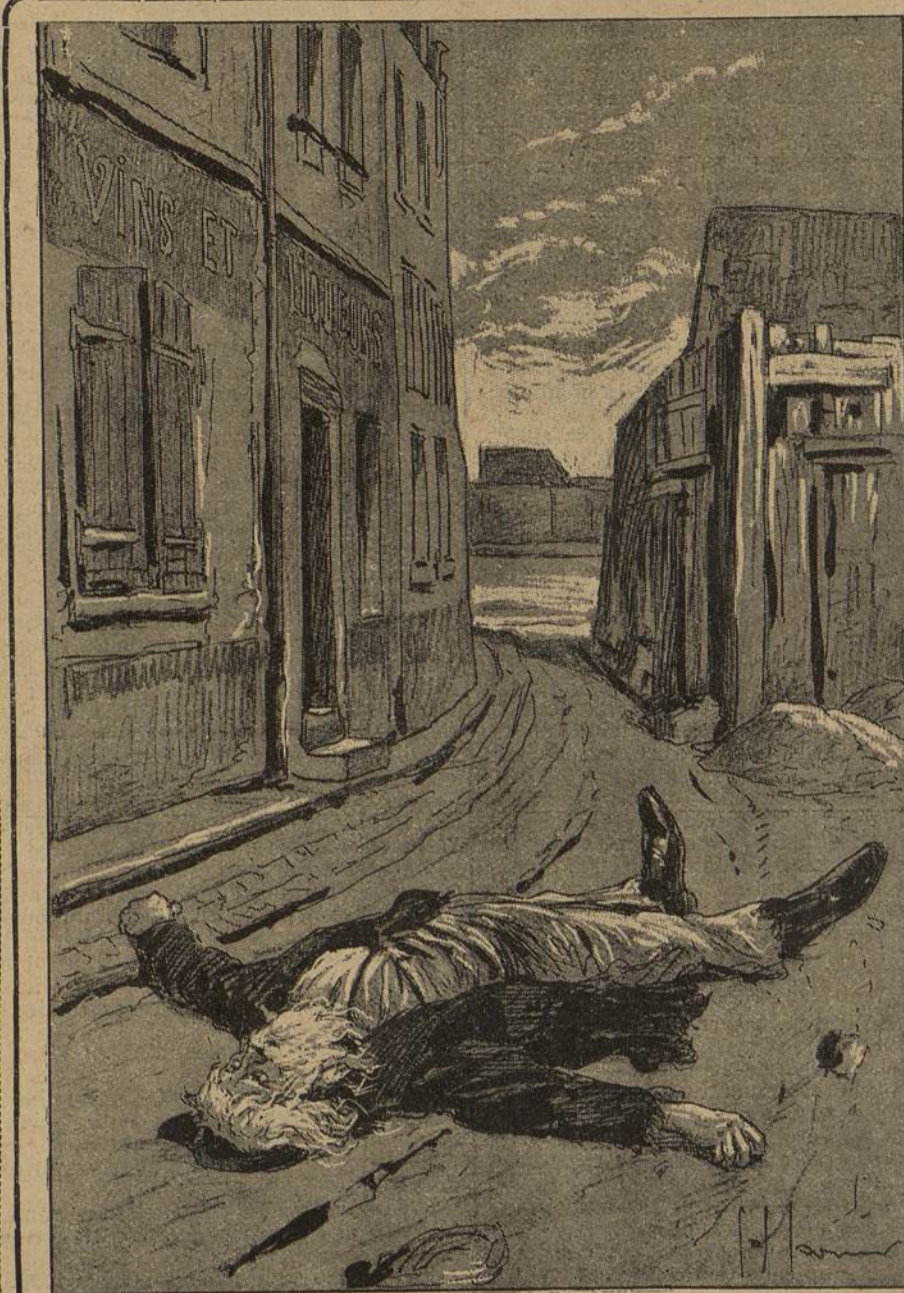
La pensée de Mirador se dresse dans esprit terrifié...

Car, lui, qui n'a jamais tremblé, a peur de Mirador... Il en a peur et, tout à la fois, il est pris de la rage de se rencontrer avec lui, de se mesurer à lui, une bonne

infimes détails en une centième partie de seconde...

Tout est tranquille..., en apparence. Aucune figure suspecte...

En face, au Repos de la Montagne, distant du mastroquet de la rue des Peu-



LA GOUTTE DE SANG. — Mirador s'écroule et reste étendu sans un mouvement...

fois... Il en a peur, mais la peur disparaît alors dans l'ivresse de sa haine...

Mais voilà que, vers la poterne, un accordéon prélude...

Et presque aussitôt le silence profond de ces solitudes est déchiré par un accent méridional, qui éclate comme une fanfare :

Moi seul, dans l'univers,
Voudrais briser tes fers,
Et tout le monde t'abandonne,
O Richard! O mon roi!

C'est donc une question de l'orgue à l'accordéon?

Une réponse de l'accordéon à l'orgue!...

Des gens sont là qui s'apprentent, qui se concertent...; qui, sans doute, attendent un signal...

— Un signal? Pardieu! Voilà pourquoi Modeste ne quittait pas la fenêtre?

Et la cause de tant de calme et de tant de sang-froid...

Il jette, parla fenêtre, sur les alentours, un regard ardent, qui embrasse les plus

pliers, d'une centaine de mètres environ, nous l'avons dit, un seul client...;

un vieux à longs cheveux gris, à longue barbe grise, l'air noble d'un de ces ambulants italiens, comme on en rencontre souvent dans ces parages, et qui gardent une sorte de dignité jusque dans la plus noire des misères.

C'était le joueur d'orgue.

Le regard de Coribasse se concentra sur cet homme.

Était-ce vraiment Mirador? A pareille distance, il ne pouvait juger. Et si c'était Mirador, il paraissait si adroitement et si complètement déguisé, qu'il aurait fallu être tout près... pour deviner ce qui se cachait derrière cette tête vénérable.

Du reste, le vagabond ne semblait pas préoccupé ou inquiet le moins du monde.

Le seul geste que Coribasse surprit et qui retint son soupçon, fut que le vieux tournait la tête fréquemment du côté du mastroquet. Mais n'était-ce pas là illusion?

Tout se taisait, maintenant.

Le silence de l'orgue fut suivi du silence de l'accordéon et du chanteur.

Ce détail, encore, ne passa point inaperçu pour Coribasse aux aguets.

Le joueur d'orgue avait déposé son instrument devant lui, en guise de table, s'était lourdement assis sur son escabeau de bois, avait étalé un morceau de journal dans lequel était une réserve de pain et de saucisson.

Et, tirant un couteau de sa poche, il se mit à manger, lentement, méthodiquement, presque avec réflexion, comme font les vieux, les très vieux, qui n'ont plus de dents...

Le marchand de vin déposa sur l'orgue-table, un demi-setier et un verre.

Là où était le vagabond, sur l'étroite terrasse du petit café, longue de quatre mètres, large de deux, il aurait pu s'installer de façon à ce que sa vue s'étendit au loin, vers les fortifications et vers Bicêtre, ou vers les terrains qui dévalaient du côté du parc de Montsouris...

Non... il avait pris, dans une encoignure, la position la plus incommode qui fût...; mais cette position lui permettait de faire face au bistro de la rue des Peupliers.

Ce détail, comme les autres, dans son coup d'œil rapide, Coribasse le surprit sur-le-champ.

Cet examen, nous le répétons, n'avait pas pris une seconde.

L'ingénieur se retourna brusquement vers Modeste.

Une parole brève..., une question hâletante où il y a de la rage et de l'effroi :

— Mirador, n'est-ce pas?

— Oui.

Modeste, de son côté, devinant que le danger était proche, a mis ce court instant à profit pour s'y préparer. La fenêtre lui était interdite. L'ingénieur ne s'en éloignerait pas. Mais, par bonheur, Mirador lui avait indiqué deux signaux possibles et si l'un des deux consistait à agiter son mouchoir par la fenêtre ouverte — il ne fallait plus y songer — l'autre consistait à briser les vitres.

Averti par ce fracas retentissant, Mirador devait accourir.

La jeune fille s'était rapprochée de la cheminée et s'y accoudait, calme toujours, avec l'éternel sourire dont elle voilait sa détresse intime.

Car, si Mirador était redoutable, Coribasse ne l'était pas moins.

Dans ce duel, les chances étaient égales pour l'un comme pour l'autre.

Et elle était l'enjeu de la formidable partie qui allait commencer.

Sur la cheminée, deux petits vases à fleurs, en verre teinté, de ces vases que l'on gagne à la roulette dans les fêtes foraines.

Et Modeste venait tout simplement de penser que rien ne serait plus facile que de jeter un de ces vases au travers des vitres pour donner à Mirador le signal convenu.

Elle avait bien réfléchi que le départ de Dédé, la fermeture des portes, les volets sur les fenêtres, tout cela augmentait, pour l'officier, les difficultés d'arriver jusqu'à elle, mais elle ne doutait pas de son ingéniosité... En outre, Mirador ne serait pas seul... Puis, la maison n'était pas bien haute, le premier étage où elle était enfermée avec le bandit, à trois mètres au plus du sol... Un peu de gymnastique pour monter... Au besoin, un saut pour descendre!... C'était tout!...

— Oui, dit-elle, c'est Mirador, vous avez deviné.

D'une voix rude, enrouée, il questionne encore :

— Il n'est pas seul, n'est-ce pas? J'ai entendu vers la poterne un accordéon qui répondait à l'orgue de Barbarie, et avec l'accordéon il y a un chanteur...

— Vous avez bien entendu... Vous le voyez... J'avais raison de me défier en venant à ce rendez-vous, et j'ai bien fait de m'entourer de défenseurs... Ouvrez-moi donc cette porte et laissez-moi passer... Sinon...

— Sinon? répète-t-il les yeux injectés.
— Vous êtes perdu... Mirador ne vous pardonnera jamais, et rien ne vous sauvera du baignoir ou de l'échafaud!!!...
Il s'avança lentement vers elle, mais en ayant soin de s'interposer toujours entre Modeste et la fenêtre.
Vivement elle s'empara d'un des vases.
Et, avant qu'il ait pu deviner son projet et s'y opposer, de toutes ses forces, elle le lança par-dessus la tête de Coribasse contre la fenêtre.
Le vase traverse la vitre et va se briser avec les morceaux de verre contre le pavé du trottoir.
En même temps, un cri aigu :
— A moi ! au secours !
Un cri qui est étouffé par une main brutale.
Coribasse la saisit, paralysant ses efforts.
Un autre drame se passe au même moment dans la rue.
Un drame dont Coribasse, tout en maintenant Modeste renversée sur une chaise — Modeste qui le brave de son regard de mépris, tant elle est sûre d'être défendue — un drame dont Coribasse ne perd pas un détail.
Au bruit retentissant des vitres cassées, Mirador s'est dressé brusquement...
Il se jette sur son orgue, d'un coup de pouce, change le déclin des morceaux et il va tourner vivement la manivelle... sur le chant national de la *Marseillaise* :
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons.

C'est tout. L'orgue n'ira pas plus loin.
Mais cela suffit. Ce sera le signal de Mirador à Boutort et à Chevillat.
La voix tonitruante de Boutort viendra prouver aussitôt à l'officier que son signal a été compris :

Marchons ! Qu'un sang impur abreuve nos sillons !
Modeste, souriante sous l'étreinte du misérable, Modeste murmure :
— Ils vont venir... Je ne vous crains pas...
Il réplique, sinistre :

— S'ils viennent, tu mourras !
Elle hausse les épaules.
— Je ne suis pas si heureuse!... Je ne regretterai plus la vie!... Et je mourrai avec joie, oh ! avec joie, plutôt que de vous appartenir, bandit !...
Penché sur son orgue, Mirador en a saisi la manivelle.
Il va tourner, lancer le signal, faire accourir ses amis...
Ses amis qui, comme lui, sans doute, ont entendu le fracas de la fenêtre brisée et qui se tiennent prêts à intervenir...
Mais sa main reste inerte, pareille à une main de mort.
Il se redresse sous le coup de couteau d'une douleur aiguë qui lui lacère le cœur. Il y porte les doigts et sa figure devient affreusement pâle.
— Ah ! mon Dieu !
C'est le seul cri qui sorte de ses lèvres.
Mais ce cri résume tout un drame, toute une situation d'un tragique intense.

Il veut dire, ce cri :
— La mort te guette... Elle est arrivée... Elle t'a pris dans ses bras... Elle t'étreint... Est-ce la vraie mort, cette fois?... Est-ce seulement, encore, une suffocation qui va t'anéantir pendant quelques minutes?... Mort ou syncope, le danger est le même et pareillement atroce... Car la vie et l'honneur de Modeste, de la douce enfant qui s'est dévouée pour toi, en dépendent...
En ces quelques secondes qui s'écoulent, la torture morale fut plus forte mille fois en lui que la souffrance physique.
Dans la souffrance de son corps, il ne s'agissait que de lui.
Dans la souffrance de son âme, il s'agissait de Modeste.
De Modeste qui comptait sur lui.
De Modeste qu'il avait promis de protéger !...
Et qu'il abandonnait aux mains d'un bandit !... Et quel bandit ! !
Il entrevit l'effroyable catastrophe... Elle venait de l'appeler à son secours. Donc le danger était menaçant. Déjà sans doute, entre elle et Coribasse, la lutte avait commencé... L'espoir d'être secourue lui donnait des forces... Elle se défendait... Mais Mirador n'accourait pas ! Mirador la livrait !... Alors ses forces diminuaient, s'anéantissaient dans l'horreur... Ses cris s'étouffaient... Son sang se glaçait... Elle fermait les yeux, appelait la mort et ne se défendait plus.

— Non ! Non !

Il a cru prononcer, crier cela. Il n'a rien dit.
Dans un coup de désespoir, il marche..., cadavre ambulante en vérité..., car il ne respire plus... Il marche les bras tendus vers la fenêtre fatale d'où est venu l'appel, derrière laquelle se passe un crime...
Il fait quelques pas, automatiques...
Il en a cent à faire pour arriver.
Il n'en fait pas dix...
Il s'écroule et reste étendu, sans un mouvement, le visage tordu par la vision d'un cauchemar..., étendu dans la rue..., bras en croix... les yeux vers le ciel...
Lui, l'ingénieur, de là-bas, a suivi de son froid regard ce qui s'est passé.
A-t-il compris ? A la verrerie de la Chalade, il a assisté à quelques-unes de ces syncopes, sans en connaître le mystère.
Elles se déclaraient brusquement, comme des attaques d'épilepsie, et plusieurs fois, lui-même avec Denis, il avait eu l'occasion de se porter au secours de l'officier.

Ses traits trahissent une joie sauvage...
Il laisse Modeste se redresser, mais pour empêcher toute tentative, il lui enfère les dix doigts dans une de ses mains.
Et de l'autre, montrant par la fenêtre Jean Mirador qui vacille :
— Regarde ! Voilà l'aide que tu attendais !...
Modeste a deviné le drame... Elle sait !
Poum ! tout raconté... Et elle a surpris Mirador, au tennis, privé de sentiment, le jour où, emportée par sa passion et son dévouement, elle venait d'appuyer furtivement les lèvres sur les mains du jeune homme, glacées et pendantes.

Elle sait !... Et sa détresse est effroyable... Elle se sent perdue, irrémédiablement.
Aura-t-il la force de venir jusqu'à elle?...
Et les autres, Boutort et Chevillat, pourquoi n'arrivent-ils pas ? Enfin quel obstacle, quel hasard affreux, quelle cruauté inouïe s'interpose entre elle et le salut ?
Mirador s'est effondré... Elle assiste, de loin, à ce désastre... Elle y répond par un soupir de profond, d'immense désespoir...
Et quand elle crie, ainsi que lui, d'une voix pleine de sanglots :
— Oh ! Mon Dieu !
Sa pensée et son effroi correspondent à la pensée et à l'effroi du malheureux.
Pourtant, une espérance, encore, oh ! si fugitive !...
Boutort et Chevillat ont-ils entendu le bruit des vitres brisées ?
Elle croit percevoir au loin les sons de l'accordéon... ; au loin, aussi, l'organe puissant de Boutort... On dirait qu'ils interrogent :

Tremblez, tyrans, et vous perfides
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! Vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix !

Un silence... là-bas, vers la poterne ; ils écoutent.
Hélas ! rien ne répond...
L'orgue est muet...
Le joueur d'orgue, étendu dans la rue, les bras en croix, fixe le ciel de ses yeux où la vie est éteinte, d'où le regard est parti...
Alors, un pressentiment les a saisis...
Ils s'élançant, accourent...
L'espoir de Modeste, c'est qu'elle les a vus... et que sans doute ils vont venir !
Vivement, Coribasse, qui traverse toutes les pensées, qui les devance même, a rejeté Modeste au fond de la chambre...
Vivement, il a fermé les volets de la fenêtre, pour cacher du dehors les vitres avec leur trou béant...
Il attend. Viendront-ils ?

Dans un reste d'énergie, la jeune fille meurtrit ses poings contre la porte de la chambre, en essayant de l'ouvrir...
Efforts inutiles... Ses ongles se déchirent. Ses mains saignent...
Il la laisse faire... Il n'a pas l'air de s'occuper d'elle... Il prête l'oreille aux bruits qui montent de la rue...
Viendront-ils ? Pour lui, tout est là...
Toutes les issues sont fermées. Il est prisonnier comme elle. S'il tentait de sortir, en ce moment, il serait vite aperçu. Du reste il n'y pense même pas.

Les rares passants de la rue des Peupliers se sont attroupés autour de Mirador.
On le prend pour un ivrogne et on le range le long du trottoir, contre la palissade des terrains vagues, afin de lui éviter tout accident. Ces aventures ne sont pas rares en ces parages, et l'on ne s'en occupe pas plus longtemps...
Mirador resterait là, abandonné, si deux hommes, ne surgissaient... haletants... Chevillat et Boutort !...

—

—

—

—

—

Pour eux, rien n'existe plus au monde, en dehors de ce qu'ils voient, en dehors du danger que court leur officier, de la mort, peut-être, menaçante...
Rien n'existe plus... Ils oublient tout, pour le sauver.

Tout, même le devoir sacré qui les a attirés là... en cette solitude sinistre...
Tout, même Modeste...
S'il pouvait parler, Mirador leur dirait :
— Ne vous occupez pas de moi ! Vite, allez à elle !... L'enfant a crié... elle a donné le signal... Elle est en péril... Vite ! vite !
Mais ils ont relevé l'officier.
Ils tâtent son cœur...
Ils écoutent sa respiration...
Ils l'appellent avec des voix terrifiées, des voix pleines de larmes...
L'officier reste insensible, reste muet, pareil à un cadavre.
Alors, réunissant leurs forces, ils l'entraînent dans leurs bras...
Il y a un hôpital pas très loin.
Ils l'y transportent...
Toutes les rumeurs ont cessé dans la rue... qui redevient déserte... ; il n'y a plus ni orgue, ni accordéon, ni chanteur...
Il n'y a plus rien...
Il n'y a plus que Modeste, folle de terreur, aux prises avec Coribasse.

III

Si Mirador au lieu de rester sur l'étroite terrasse du Repos de la Montagne, avait eu l'idée de pénétrer dans l'intérieur, il eût remarqué un client, un seul, attablé dans un coin, près de la fenêtre, et qui, à l'arrivée du joueur d'orgue, avait donné des signes d'une vive surprise et d'une crainte non équivoque.
C'était un homme de taille moyenne, au regard fuyant, et qui tout de suite rabattit sa casquette sur ses yeux, sans doute parce qu'il savait que ses yeux le feraient reconnaître.

Lorsqu'il constata que le joueur d'orgue n'avait nullement l'intention de pénétrer dans la cabane en planches rouges au bout de laquelle une table, avec des verres et des bouteilles servait de « zinc », il poussa un soupir de soulagement. Ce détail semblait le rassurer.

Soit qu'il eût besoin d'être seul pour quelque projet mystérieux.
Soit qu'il eût pressenti qu'un danger pouvait venir de l'homme qui se présentait ainsi comme un musicien ambulante.

La dernière hypothèse parut la vraie.
A peine Mirador était-il assis et avait-il étalé sur son orgue, au milieu d'un journal soigneusement déplié, son déjeuner de charcuterie, que le buveur attablé pencha vivement la tête et se mit à inspecter le nouveau venu avec une attention profonde.

Au bout de quelques minutes d'examen, il murmura :
— C'est lui ! Ce ne peut être que lui !
L'homme qui regardait ainsi le joueur d'orgue était Denis Sambul.

Et Denis Sambul venait de reconnaître Mirador !...
Or, Denis était là, amené par un drame violent qui s'était passé dans ce cerveau de bandit.

Incapable de résister à son frère, lâche et humble, et tremblant devant Coribasse, il avait écrit sous la dictée, les lettres que l'on a lues, qui devaient tromper Modeste et l'attirer dans un piège, avec d'autant plus de certitude que la jeune fille ne pouvait soupçonner Denis de la trahir puisqu'elle devait à Denis son salut !
Il n'avait pas écrit ces lettres sans une profonde révolte intérieure.

Il les avait écrites, dompté...
Mais, en même temps qu'il les écrivait, il se disait :
— Je serai là ! Je la sauverai !
Il connaissait le lieu du rendez-vous.
Il en connaissait l'heure. Comme Pierre, il possédait les clefs du mastroquet et pouvait y pénétrer jour et nuit.

Il alla s'installer au Repos de la Montagne.
Là, il demanda un litre d'eau-de-vie... et un verre...
Il se versa un verre plein et but, d'un trait !...
Puis un second, et il but...
Une flamme brusque monta dans ses yeux, une rougeur colora ses joues.

Denis s'était dit :
— Je suis lâche ! Je me griserai...
L'ivresse me donnera le courage qui me manque.
Et ainsi, dans cette idée, avec ce pro-

jet, lentement, lentement, il absorba !...
Il semblait si réfléchi dans cette œuvre d'ivresse, qu'on eût dit qu'il accomplissait quelque devoir mystérieux...

Il écoutait monter en lui, du fond de son être vil et lâche, l'exaltation dont il avait besoin pour être un homme et pour empêcher un autre homme de commettre un crime...

Au fur et à mesure que l'ivresse envahissait son cerveau, il souriait :
— Oui, oui, murmurait-il, je n'ai plus peur...

Et il buvait ! Et buvait toujours !...
Ce fut pendant cet exercice de courage que Mirador survint.

Lorsque Denis l'eut reconnu, il ne changea rien à la besogne qu'il accomplissait.

La casquette sur les yeux, les coudes sur la table, il attendait...
Il s'étudiait... Il ne voulait pas que l'ivresse l'étendit, là, ivre-mort...

Il eût manqué le but qu'il se proposait.
Du Repos de la Montagne, tout à l'heure, il avait guetté Modeste... il avait vu entrer la jeune fille...
Et déjà, il se préparait à courir à son secours lorsqu'il avait perçu, au loin, l'accordéon de Chevillat, la voix de Boutort.

Et, plus près, l'orgue de Mirador...
Presque aussitôt, celui-ci arrivait.
Alors, il comprit.

— Elle a des défenseurs ! Elle ne court aucun danger !
Il en fut heureux à cause de Modeste...
Par haine pour son frère...
Peut-être même que la haine pour son frère l'emportait sur l'amour qu'il avait pour la jeune fille !...
— Ah ! ah ! murmura-t-il, le frangin va passer un mauvais quart d'heure !
Mais il buvait quand même, en observant les progrès de son ivresse.

Tout à coup, il entend là-bas, à la fenêtre du mastroquet rouge et bleu, les vitres qui se brisent et le cri strident de Modeste qui appelle au secours...
— Voilà l'heure ! dit-il tout haut.

L'heure où il fallait être brave !...
Et il l'était. Un étrange sourire passa dans ses yeux. Il se leva. Il ne chancelait pas. Et pourtant il était ivre !... Et il n'était plus lâche !... La pensée de Coribasse qui se dressait devant lui — puisque c'était vers Coribasse qu'il marchait — ne le faisait plus frémir d'épouvante...

Sur ses lèvres, lourdes d'eau-de-vie, c'était du mépris avec la hâte, avec la joie fiévreuse de se trouver bientôt en face de son frère afin de le combattre avec des armes égales... puisqu'il était brave !...
Brave, tant que dureraient l'ivresse...
Ivre, et pourtant lucide, d'une lucidité d'esprit absolue...
Début, au fond de la cabane, il voyait Mirador qui, lui aussi, avait entendu le signal de Modeste, il le voyait se lever brusquement, jeter quelque monnaie pour payer le vin qu'il avait consommé et se pencher sur son instrument de musique, avant de s'élaner vers la rue des Peupliers.

Alors, Denis sortit sur le seuil.
Il resta là, sans plus avancer, attentif à ce qui se passerait.

— Ça chauffe ! ça chauffe !
Puis le drame que nous avons raconté... la main de Mirador qui se glace, qui se paralysait sur la manivelle... l'orgue qui reste muet... le signal vainement attendu par Chevillat et Boutort... ; l'effort surhumain de l'officier pour marcher... pour faire quelque pas malgré tout... ; et la chute lourde...
Mais avant cette chute, Mirador s'est retourné un moment...

Un moment, Denis a pu apercevoir ce visage décomposé par l'angoisse...
Et quelle angoisse !...
En un éclair, Mirador entrevoit l'affreuse réalité... Il se sent mourir... Il est impuissant à se défendre contre le mal... Sa mort ne serait rien. Il la bénirait de venir à tout autre instant... Mais sa mort, à cette heure, c'est la perte de Modeste...

De Modeste qui a eu confiance en lui.
De Modeste qui l'attend, qui l'appelle, qui tend les bras vers lui.
De Modeste aux prises avec ce bandit !...
Et le regret ! l'affreux regret d'avoir accepté ce dévouement, qu'elle avait voulu, elle, par amour pour lui...

(La suite au prochain numéro.)

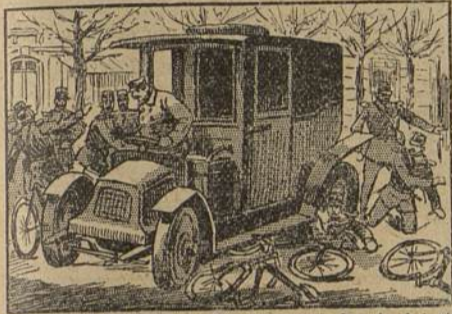
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

EXPLOSION DE GAZ. — Un puisatier travaillait, rue de Flandre, au fond d'une tranchée lorsque, en donnant un coup de pioche à faux, il creva une conduite à gaz. Ce dernier s'enflamma aussitôt à la lampe dont s'éclairait l'ouvrier et une forte explosion retentit. L'ouvrier et un de ses compagnons ont été blessés.

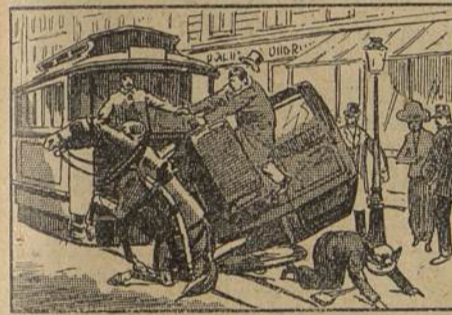


PARIS.



ACCIDENT D'AUTO. — Une automobile lancée à toute allure s'est jetée, avenue Wagram, sur un peloton de gardes municipaux cyclistes. Plusieurs des soldats roulèrent à terre et l'un d'eux tomba sous le véhicule dont les roues lui passèrent sur le corps. Le malheureux garde a été grièvement blessé.

PARIS.



TRAMWAY CONTRE FIACRE. — Rue Le Pelletier, un tramway Opéra-Saint-Denis a heurté et renversé sur le trottoir un fiacre dont le cocher, projeté sur la chaussée, se blessa grièvement. Un dan qui passait se trouva engagé sous le véhicule, tandis que le chauffeur du tramway, descendu de sa voiture, recevait dans les jambes une forte ruade du cheval.

PARIS.

ENCORE UN ASSASSIN GRACIÉ

L'assassin Casson, âgé de 19 ans, originaire de Clichy, qui avait été condamné à mort à la dernière session des assises de la Manche, pour avoir tué, le 16 novembre 1911, Mlle Andrée Mercier, à Cherbourg, vient d'être gracié par le Président de la République, qui a commué la peine capitale en celle des travaux forcés à perpétuité.

Casson, auquel le procureur de la République a appris la nouvelle, est demeuré complètement indifférent et n'a manifesté aucune émotion. Le jeune bandit comptait, d'ailleurs, sur la clémence du chef de l'Etat et la décision de ce dernier lui a semblé sans doute toute naturelle.

LE CASTOR DE MARSEILLE

Marseille vient d'avoir sa chasse au castor. C'était au Palais de Justice... Un justiciable comparait devant le tribunal pour avoir introduit à Marseille un castor vivant, capturé après la fermeture de la chasse, sur les rives du Rhône. On fit amener le « corps du délit », un magnifique castor à la fourrure soyeuse, qui, impressionné sans doute par le sévère appareil du décor, s'échappa des mains de son gardien et prit la clé des champs.

Après un moment de stupeur, on se mit à la poursuite du fugitif. Mais le castor avait gagné de l'avance. Trouvant une porte ouverte, il l'avait franchie, et maintenant il gambadait, grisé d'air et d'espace, sur une avenue plantée d'arbres.

Des passants se mirent à la poursuite de l'animal, toujours sautant et gambadant, qu'ils finirent par capturer en lui lançant un lazzo.

AMUSEMENTS YANKEES

Les Américains ne savent plus quelles excruciations inventer quand ils reçoivent des amis. Voici, d'après le *Malin*, une entrée organisée, l'autre semaine, dans un salon new-yorkais. C'est un peu le style des « apaches-parties » de Paris. Cette brusque transition du macabre au plaisant ne manque assurément pas de pittoresque.

ACTE 1^{er}. — Dans les salons magnifiquement décorés, les invités arrivent joyeux. Salutations, présentations, congratulations. Déjà les danseurs prennent leur tour. L'orchestre joue quelques airs préliminaires. Tout à coup le maître de céans se précipite sur un souriant jeune homme en train de converser avec sa femme. Sortant un poignard de sa poche, il le frappe violemment à plusieurs reprises. Le jeune homme s'affaisse sur le parquet. Cris d'horreur. L'assemblée des élégants et des élégantes est en pleine confusion. Soudain les lumières s'éteignent. Dans l'obscurité l'émoi redouble.

ACTE II. — Les lumières jouent de nouveau. Du sang, du vrai sang souille le plancher ! L'hôte, sa femme et le jeune homme poignardé ont disparu... Mystère ! Mystère ! On s'interroge. On se livre à d'horribles suppositions. Drame réel ou mystification ? On ne sait jamais. Quelques personnes qui s'étaient précipitées vers le vestiaire pendant la première minute d'angoisse font une timide réapparition. Rumeurs et papotages...

ACTE III. — L'orchestre attaque un air d'une folle galeté ! Les portes s'ouvrent toutes grandes. L'hôte, sa femme et la fausse victime s'avancent, radieux, en esquissant un pas à la mode. On les acclame, on les entoure. Exquis ! Délicieux ! Bien joué ! On rit très fort de la frousse passée. Le frisson de terreur a excité la belle humeur des plus calmes : la fête peut continuer... Dès lors on se livre aux plaisirs du « turkey trot », du « grizzly bear », du « bunny hug », et autres danses à la mode.

L'HEUREUSE INculpATION

Un juge d'instruction, à Melun, a interrogé un individu, auteur de l'assassinat commis, place de la Porte-de-Paris, dans la nuit du 10 au 11 mars, et dont fut victime le charretier Gustave Nicolle.

Le coupable, qu'assistait son avocat, M^e Robillard, a cherché à atténuer son crime. Tout en reconnaissant avoir guetté sa victime, le coupable a affirmé qu'il n'avait nullement l'intention de tuer. « J'ai, dit-il, tiré dans un groupe de plusieurs personnes, sans viser particulièrement le charretier. »

Malheureusement pour lui, divers témoins sont venus contredire ses allégations.

Sur les indications du coupable on avait arrêté un charretier de trente-trois ans. Mais celui-ci nia toute participation à l'affaire, et l'enquête établit qu'il avait été calomnié par l'inculpé. Aussi vient-il d'être remis en liberté.

Cette affaire qui eût pu avoir de graves conséquences pour le charretier accusé, s'est au contraire tournée, on va le voir, tout à son avantage.

A la lecture des journaux contenant le récit du crime et citant le nom du charretier, un notaire de Gonesse constata que celui-ci portait le nom d'un homme que, depuis plusieurs mois, il recherchait pour le mettre en possession d'un héritage de 4 000 francs. Il écrivit aussitôt au procureur de la République de Melun, le priant de faire remettre sa lettre à l'intéressé. Et c'est par la police que ledit charretier apprit l'heureuse nouvelle, car c'est bien lui l'héritier. En même temps, il va donc entrer en possession de ses 4 000 francs.

LA POÉSIE QUI SAUVE

La poésie a généralement une mauvaise réputation auprès des gens sérieux, car elle passe pour ne pas nourrir son homme. En revanche, elle peut quelquefois le sauver de la mort, et voilà qui, peut-être, la réhabilitera.

Dernièrement, un nommé Webb était condamné à mort pour avoir tué un de ses compagnons de travail. La peine prononcée, Webb adressa une supplique au gouverneur de l'Oregon — la chose se passe en Amérique, comme vous le pensiez déjà ! Le gouverneur laissa la supplique sans réponse. Que faire ? L'exécution devenait imminente. Alors, Webb invoqua les Muses, composa un poème et parvint à le publier dans un journal de la région. Le poème était-il digne de passer à la postérité ? Ce n'est pas impossible. Toujours est-il que le gouverneur, après l'avoir lu, fut si bouleversé que son intransigeance de naguère se mua aussitôt en pitié : sans tarder, il signa le décret de grâce.

POUR AVOIR UN TRAMWAY

Une compagnie de tramways d'Oklahoma-City (dans l'Oklahoma, naturellement) fait en ce moment construire des lignes suburbaines nouvelles qu'elle étend un peu dans toutes les directions, telle une pieuvre ses tentacules.

Or, il est un petit village des environs d'Oklahoma-City qui voudrait bien être relié à la grande ville, mais qui n'est point sur les tracés projetés.

Qu'ont fait les jeunes filles dudit village ? Elles ont tenu un meeting à la fin duquel il a été décidé que les vingt plus jolies d'entre elles se sacrifieraient sur l'autel de la patrie. Et elles ont écrit au directeur des tramways pour l'informer que chacune des vingt était prête « à passer une heure en tête à tête avec lui », s'il consentait à faire dévier la ligne par leur village.

Innocence ou cynisme ?... Toujours est-il

que le directeur des tramways, effrayé peut-être de tant de bonheur, n'a pas répondu à l'invitation.

PRÉCAUTIONS CONTRE LES PICKPOKETS

Les femmes, avec la mode actuelle, perdent à chaque instant leur bourse, soit qu'elles la laissent tomber, soit qu'un filou coupe les cordons du sac où elles l'ont placée. Un homme ingénieux vient d'imaginer ceci : les femmes mettront leur bourse dans leurs chapeaux. La place n'y manque pas.

Il y aura des chapeaux dont la calotte supérieure sera montée sur charnière, et là trouveront place les porte-monnaie féminins.

Les voleurs n'oseraient pas à porter leurs mains sur cette cachette que défendront efficacement les épingles à chapeau.

Cette ingénieuse idée vient d'Amérique. Les Anglaises l'ont adoptée. Nul doute qu'elle ne passe la Manche.

LES DROITS CONJUGAUX

La femme a-t-elle le droit de fouiller les poches de son mari ? Tel est l'intéressant problème qu'un tribunal de Philadelphie vient de résoudre.

Un Américain ayant abandonné sa femme, celle-ci lui réclamait une pension alimentaire. Traduit en justice, le mari déclara que la vie conjugale lui était devenue odieuse. Tous les matins, sa femme prenait la liberté de fouiller dans ses poches et de faire main basse sur les lettres... ou l'argent qu'elles contenaient. Après avoir énergiquement protesté contre de telles pratiques, il avait pris la fuite pour échapper à son insupportable martyre.

Le tribunal a déclaré qu'il ne pouvait prendre au sérieux des arguments semblables. La femme a parfaitement le droit de cont ôler tout ce qui se passe chez elle et les culottes ou les vestes du mari son comprises dans le domaine de ses recherches. Libre à un individu d'agir à sa guise hors de la maison, mais le domicile conjugal est incompatible avec l'indépendance complète des membres de la famille.

Le mari a donc été mis dans la nécessité de choisir entre un prompt retour chez sa femme ou une pension alimentaire très élevée.

POUR ARRÊTER LES IVROGNES

Les antialcooliques s'inquiètent de faire adopter des mesures radicales pour enrayer l'alcoolisme. Pour combattre ce fléau, il y a deux écoles : s'en prendre aux débitants ou s'en prendre aux ivrognes. Il y a même ceux qui veulent punir les deux.

Mais si l'on décide de poursuivre les individus en état d'ivresse, il faut d'abord établir nettement ce que c'est qu'un homme pris de boisson, sans quoi chacun criera à l'erreur judiciaire dès qu'un agent lui mettra la main au collet. Il n'y aura qu'un moyen : imiter les Russes, nos amis et alliés.

En Russie, où l'on boit bien, tout homme — fonctionnaires et officiers exceptés — qui se montre dans la rue en état d'ivresse, est conduit au poste ; et, pour se convaincre de son ébriété... on attend tout simplement qu'il tombe de son long. Tant qu'il ne fait que tituber et jurer en sourdine, on ne dit rien ; mais, dès qu'il tombe, on l'arrête. Les ivrognes qui le savent avancent prudemment, se tenant aux murailles et, dès qu'ils s'écroulent après un dernier faux pas, ils disent avec fatalisme : « Je suis par terre, emporte-moi... » Il est vrai que certains ivrognes impénitents deviennent d'une habileté rare et ne tombent jamais.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UNE PÉNICHE COULÉE. — Chargée de sable, une péniche passait en Seine, remorquée, en même temps que trois autres bateaux, par un vapeur. Près de l'écluse, la péniche,



entraînée par le courant, donna contre le mur du barrage et fut coupée en deux par le bateau qui la suivait. Des ouvriers travaillant à l'écluse purent, au prix de grands efforts, sauver les mariners sur le point de se noyer.

EVRY-PETIT-BOURG.



LUGUBRE DÉCOUVERTE. — Sous un amas de matériaux dans les carrières à plâtre du bois de l'Hautel, des ouvriers ont découvert le squelette bien conservé d'un homme de trente à quarante ans dont les pieds étaient encore chaussés de bottines. La mort doit remonter à une vingtaine d'années.

TRIEL.



TOMBÉ A L'EAU. — Bousculé par des camarades, au cours d'une partie trop animée, un bambin de 10 ans tomba dans le canal de Saint-Denis. Un apprenti serrurier, âgé de 16 ans, M. Louis Desjardins, se porta aussitôt à son secours et réussit à le sauver.

AUBERVILLIERS.

L'ENTRAÎNEMENT DE LA POLICE

Les policiers et les pompiers de San-Francisco sont au désespoir. Finie la vie de tout repos qu'ils menaient entre deux incendies ou deux arrestations. Finies les *dolce far niente* dans les hamacs, à la caserne. La municipalité, sans pitié, s'étant en effet aperçu que ces gens immobilisés, pour ainsi dire, par leurs fonctions, engraisseraient d'une façon inquiétante, vient d'adopter une mesure de rigueur originale. Chaque policemen, chaque pompier, doit dorénavant prouver chaque semaine qu'il a fait du « footing » et accompli à pied un trajet d'au moins douze milles.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

UN HOMME VAMPIRE. — Le tribunal de Saint-Petersbourg vient de condamner à huit ans de travaux forcés un jeune homme, nommé Kremnieff, ancien élève de l'école des cadets, auteur de plusieurs assassinats sadiques sur la personne de jeunes femmes de mœurs légères.

L'accusé, qui paraît intelligent, mais totalement déséquilibré, a déclaré lui-même être un homme-vampire.

Il a avoué cyniquement qu'il tuait par plaisir, pour pouvoir répandre et goûter le sang de ses victimes.

Dans un exposé qu'il a lu au tribunal, Kremnieff déclare qu'il cherchait les grandes sensations du beau, car, dit-il, l'assassinat d'une femme jeune et jolie, tuée au milieu de fleurs, égale la possession.

Ce déséquilibré va être soumis à un examen mental.

Les Faits-Divers de la Semaine

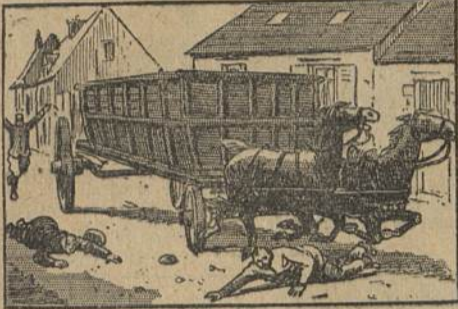
(Suite).

SOLDAT BLESSÉ. — Deux passants revenant des poudrières du Nardouet, ont trouvé, étendu dans un ruisseau longeant la route des Rouges-Terres, un artilleur du 2^e régiment à pied. Le militaire portait à la tête une forte coupure d'où le sang s'échappait et se plaignait de douleurs internes. A côté de lui se trouvait sa bicyclette très endommagée.

Relevé et conduit à l'hôpital maritime, Thomas n'a pu encore donner aucun détail sur l'accident dont il a été victime, mais d'après certains renseignements, il aurait été renversé par une auto, qui serait partie à toute vitesse.

Le Parquet a prescrit une enquête : le soldat sera interrogé dès que son état, qui est toujours grave, le permettra.

CHERBOURG.



ATTELAGE EMBALLÉ. — Effrayé par le passage d'une automobile, les chevaux d'une prolonge du 7^e chasseurs se sont emballés. Une femme de 73 ans fut renversée et grièvement blessée. Un cantonnier qui essaya d'arrêter les chevaux fut piétiné par eux. Le conducteur avait pu sauter à terre sans se faire de mal. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes dans la cour du quartier.

ROUEN.



ACCIDENT DE MOTOCYCLETTE. — En essayant une motocyclette qu'il venait d'acheter, un instituteur buta vers une plaque d'égoût, fit une embardée et culbuta sur la tête. Relevé par des passants, il fut par eux transporté dans une salle de l'école où un médecin constata une fracture du crâne. Son état est désespéré.

FÉCAMP.

IMPRUDENCE FATALE. — Un accident qui a entraîné la mort de celui qui en fut victime, s'est produit à Chantenay. Un enfant de 9 ans avait réussi à pénétrer, on ne sait trop comment, dans l'usine Pilon. Là, l'enfant s'amusa à grimper sur une rame de wagons en marche, dans le but de se faire véhiculer ; mais, perdant soudain l'équilibre, le malheureux petit tomba sous les wagonnets dont les roues lui passèrent sur la jambe droite qui fut sectionnée au-dessous du genou.

Relevé par les témoins de l'accident, il fut, peu après, amené à l'Hôtel-Dieu de Nantes, où on pratiqua l'amputation du membre troyé.

Le jeune garçon est mort à minuit.

NANTES.



ÉTOUFFÉE SOUS UN CADAVRE. — En rentrant à leur domicile, à Parthenay, deux époux trouvèrent leur servante étendue sur le parquet. La pauvre femme avait succombé à une hémorragie cérébrale. Elle était tombée sur la fillette de ses maîtres, âgée de 15 mois et l'enfant était morte étouffée.

RENNES.



TOMBÉ DE BICYCLETTE. — En compagnie d'un de ses amis, un employé de commerce descendait à bicyclette la côte du Tillen. Par suite d'un freinage trop rapide, il fut précipité en avant. Le malheureux demeura inanimé sur la route. Il fut placé dans une voiture qui passait et transporté chez un médecin qui constata une fracture de la cuisse.

ÉTRETAT.

UN CRIME AUDACIEUX

M. Caltier habitait un confortable hôtel rue de Berri. Il avait quarante ans à peine et sa fortune était considérable. Il l'avait édifiée lui-même en vingt ans de travail acharné et d'heureuses spéculations.

Il s'était marié à trente ans avec une fort jolie femme dont il n'avait point eu d'enfant, et ça avait été le seul chagrin de son existence.

Rarement homme fut aussi heureux que l'avait été M. Caltier : jusqu'ici une chance inouïe, insolente, avait favorisé toutes ses entreprises. Il n'avait qu'à oser pour réussir.

Aujourd'hui retiré des affaires, il jouissait en paix de son immense fortune que, par besoin d'activité, il gérait lui-même.

Un matin il reçut une lettre le priant de se trouver le lendemain à Fontainebleau.

Il possédait là de vastes terrains et son correspondant manifestait l'intention d'en acheter une importante parcelle.

La signature comme l'écriture lui étaient inconnues ; mais il s'agissait d'une affaire à traiter, il n'hésita pas.

Il partit donc au jour dit, assurant à sa femme qu'il rentrerait le soir même, et que dans le cas où il serait retenu jusqu'au lendemain, il lui enverrait une dépêche.

La journée se passa.

Le soir, M. Caltier ne reparut pas à l'hôtel de la rue de Berri ; ni le lendemain, ni le surlendemain.

Et il n'envoya aucune dépêche comme il l'avait promis.

Mme Caltier, très inquiète, alla confier ses craintes au commissaire de police de son quartier.

Elle lui expliqua que son mari, parti à Fontainebleau depuis trois jours, n'avait plus donné de ses nouvelles, bien qu'il eût promis d'envoyer une dépêche dans le cas où il aurait été retenu plus de vingt-quatre heures.

A ce nom de Fontainebleau, le commissaire de police releva vivement la tête.

— A Fontainebleau, dites-vous ?

— Oui, monsieur, répondit Mme Caltier toute tremblante, est-ce que vous auriez entendu parler ?

Le commissaire fouilla dans un carton et y prit une photographie qu'il tendit à l'épouse inquiète.

— Est-ce votre mari, madame ?

C'était bien M. Caltier.

La femme poussa un long gémissement. M. Caltier, sur cette photographie, avait les yeux clos ; il était étendu sur un lit, et la couverture était remontée jusqu'au menton.

— Il est mort !... s'écria la femme en se tordant les mains.

— Non... dit le commissaire après avoir hésité un instant... je ne crois pas... Il est blessé... je ne sais rien... on m'a communiqué à l'instant cette photographie... quelque accident d'auto sans doute.

— Il n'avait pas pris l'auto, dit vivement Mme Caltier.

Le commissaire paraissait de plus en plus embarrassé.

Il jeta un regard apitoyé sur la pauvre femme qui commençait à s'affoler, et la reconduisit jusqu'à la porte en disant :

— Aussitôt que j'aurai des renseignements, je vous les ferai parvenir à domicile.

Mme Caltier partie, le commissaire retourna à son bureau, et écrivit au dos de la carte :

Photographie de M. Caltier, rentier, rue de Berri.

— Là, dit-il, voilà une chose réglée.

Il n'avait pas voulu apprendre brutalement la réalité à Mme Caltier ; il se réservait de la lui faire savoir plus tard avec quelque ménagement, si toutefois les journaux ne la lui avaient pas déjà apprise.

Posément, le commissaire relut la note que lui avait transmise le parquet de Fontainebleau et que tous les journaux devaient reproduire le jour même :

« Dans un des principaux hôtels de la ville s'est déroulé un drame mystérieux.

« Un voyageur inconnu, qui occupait une des chambres du premier étage, a été assassiné le jour même de son arrivée.

« Il avait déjeuné à table d'hôte, puis était remonté dans sa chambre.

« On ne devait plus le revoir vivant.

« Le soir, comme on était allé le prévenir que le diner était sonné, on le trouva étendu sur son lit, la poitrine percée de trois coups de poignard.

« On se perd en conjectures sur le mobile de ce drame. »

Le commissaire de police n'eut pas en effet à apprendre à Mme Caltier l'assassinat de son mari, le premier journal qui parcourut la malheureuse la renseigna sur le drame de Fontainebleau.

Elle n'eut pas un doute : ce voyageur inconnu, tué dans de si étranges circonstances, ne pouvait être que son mari. Affolée, elle se fit conduire à la préfecture de police.

Là on lui montra une photographie de la victime en pied cette fois, avec les trois blessures béantes à la poitrine.

La pauvre femme poussa un cri terrible.

Le doute n'était plus possible, un détail toutefois la surprit.

C'étaient bien les traits de M. Caltier, mais ce n'étaient pas ses vêtements.

Sur cette photographie, la victime était vêtue d'un complet usé et déchiré par place que sa femme ne lui connaissait pas.

On prit note de cette déclaration.

Il y avait là un point à élucider.

Il était évident que, si on avait trouvé M. Caltier ainsi vêtu, c'est que lui-même avait endossé ces vêtements.

Mais dans quel but ?

Mme Caltier, interrogée, ne put répondre ; elle savait seulement que son mari était allé à Fontainebleau pour traiter une affaire de terrain. Pourquoi se serait-il déguisé ?

Enfin l'enquête ferait la lumière sur ce point. On ramena à Paris le corps de l'infortuné M. Caltier et sa veuve lui fit faire des obsèques magnifiques.

Mme Caltier avait offert une prime de vingt mille francs à celui qui découvrirait l'assassin de son mari.

Les plus fins limiers de la police s'étaient mis en campagne, mais ils ne découvrirent rien.

L'assassin n'avait laissé aucune trace de son passage ; le coup avait été fait avec une habileté surprenante.

Les époux Caltier n'ayant pas d'enfants, s'étaient depuis longtemps donné leurs biens au dernier vivant d'entre eux.

La veuve recueillit donc en entier l'importante succession du défunt.

Elle en prit possession sans contestation aucune.

Du reste, M. Caltier ne laissait aucun héritier qui pût soulever quelques prétentions.

Il ne se connaissait point de parent, sauf un frère jumeau dont il n'avait pas entendu parler depuis une quinzaine d'années ; le pauvre frère devait être mort depuis longtemps de misère et de privations dans l'Amérique du Sud, où il était allé chercher fortune.

Ce n'était donc pas de ce côté-là que la veuve pouvait avoir à craindre des réclamations.

Il y avait six mois que Mme Caltier jouissait en paix de la fortune de son mari, lorsqu'un coup de théâtre se produisit.

Un après-midi, elle était en train de s'habiller pour sortir, la femme de chambre s'élança tout éffarée dans le cabinet de toilette en criant :

— Madame... madame... voilà Monsieur ! !

Elle ne comprit pas et répéta :

— Monsieur ? ...

La fille répéta haletante, la voix enrouée d'émotion.

— Oui... Monsieur... le mari de Madame ! ...

Mme Caltier crut que sa femme de chambre était devenue folle.

— Mon mari ! ...

A ce même instant, la figure de M. Caltier apparut dans l'embrasure de la porte.

Mme Caltier se recula, les yeux écarquillés, comme si elle se fût trouvée en présence d'un fantôme.

Mais ce n'était pas une ombre qui venait d'apparaître : c'était bel et bien un homme en chair et en os, et de ses lèvres entr'ouvertes, sortirent ces paroles :

— Eh ! oui, ma chère, c'est moi ! ... comme tu as dû être inquiète !

Mme Caltier ne répondit pas ; elle poussa un grand cri, et tomba à la renverse sur le tapis, évanouie.

Lorsque la malheureuse femme fut revenue à elle, une fièvre intense s'était déclarée ; elle délirait.

Le médecin, appelé en toute hâte, diagnostiqua une fièvre cérébrale.

Mme Caltier fut pendant quarante jours entre la vie et la mort.

Pendant ce temps, M. Caltier reprenait possession de son hôtel.

Il réunit les domestiques, les interrogea séparément.

Les pauvres gens avaient peine à lui répondre tant l'émotion les faisait trembler. On ne revoit pas, sans en être troublé, un maître que l'on croyait avoir conduit à sa dernière demeure.

M. Caltier, du reste, n'était pas moins ému ; il semblait avoir perdu la mémoire du passé.

Il ne reconnaissait plus son appartement, et les domestiques durent lui rappeler une foule de détails qu'il avait oubliés.

Ils s'en étonnèrent fort.

Mais M. Caltier leur expliqua qu'il avait été frappé d'amnésie à la suite de la terrible aventure qui l'avait tenu éloigné de chez lui pendant de longs mois.

Cette aventure, il l'avait tout de suite racontée dans tous ses détails.

Il passait dans la forêt de Fontainebleau, lorsque trois hommes masqués s'étaient jetés sur lui.

Il était seul, sans armes, loin de tout secours ; personne n'entendit ses cris.

Les trois hommes le ligotèrent et l'emmenèrent dans une maisonnette isolée à demi enfouie sous terre, sorte de cave dont personne ne soupçonnait l'existence.

(A suivre.)

M. HERSENT.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

UN COURRIER ATTAQUÉ. — Un courrier du bureau de poste du quartier Cimiez revenait, la nuit, en ville, portant au bureau central un sac de correspondances, lorsque, tout à coup, il vit, débouchant d'une ruelle, trois individus armés de revolvers qui lui ordonnèrent de s'arrêter. A ce moment passaient, fort heureusement, sur le boulevard Cimiez, des agents de la Sûreté : ceux-ci se mirent à la poursuite des malfaiteurs qui avaient pris la fuite à leur approche. Ils réussirent cependant à arrêter l'un d'eux. Il était porteur de deux revolvers chargés. On trouva également dans ses poches un loup noir. Un complice a été arrêté ensuite. Dans le quartier Cimiez se trouvent de grands hôtels et de luxueuses villas : les malfaiteurs en avaient ensuite déduit que le sac de correspondances contenait de nombreuses valeurs.

NICE.



TOMBÉS DE VOITURE. — Accompagné de sa femme, un propriétaire revenait en voiture. Effrayé par une auto, le cheval s'emballa. La voiture ayant heurté un peuplier, le propriétaire fut lancé sur la route. Sa femme, assise sur le derrière de la voiture, tomba également, mais ne se fit aucun mal. Le propriétaire, au contraire, est très gravement blessé.

CUISERY.



EXPLOSION DE CHAUDIÈRE. — Près d'Ann, au château de Meimieux, la chambre d'un calorifère fit soudain explosion. Le jardinier-concierge du château et un ouvrier qui se trouvait près de lui furent tués tous deux sur le coup.

LYON.

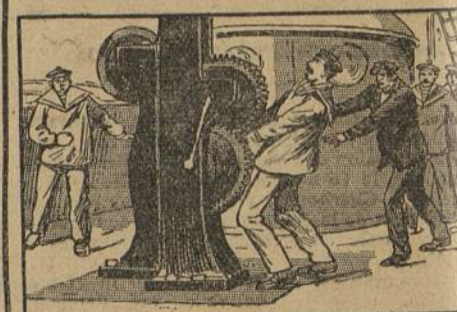
UNE EXPLOSION. — Une explosion d'essence s'est produite dans les caves d'une épicerie. La maison, composée d'un rez-de-chaussée et de trois étages, a été en partie incendiée.

Une fillette de quatorze ans a péri asphyxiée dans le sous-sol ; il y a une dizaine de locataires blessés.

La maison avait plusieurs locataires, qui n'ont pu fuir que par les fenêtres ou par le toit.

Deux femmes ont sauté du troisième étage et n'ont été que légèrement blessées.

VOIRON.



MATELOT BLESSÉ. — A bord du cuirassé VOLTAIRE, un matelot, en manœuvrant un monte-charge, a eu les deux mains prises dans un engrenage et horriblement écrasées. A l'hôpital, son état fut jugé très grave, par suite d'une abondante hémorragie.

TOULON.



EN COUPANT DU BOIS. — Un garde particulier était occupé à travailler un morceau de bois dans sa grange, quand la hache dont il se servait ayant ricoché, il a été atteint par le tranchant à la cuisse droite. Il en est résulté une plaie profonde qui exigera de longs soins.

GEUNON.

Bandits américains

Paris n'a pas la spécialité des crimes en automobile. A New-York, il y a quelques semaines, deux garçons de recette furent dévalisés en plein jour sous les yeux mêmes de la police. Ces deux encaisseurs, selon la coutume américaine, faisaient leur tournée en taxi-auto. A un détour de rue, comme le taxi ralentissait un peu, trois hommes sautèrent sur le marchepied. L'un d'eux grimpa sur le siège et, le revolver au poing, ordonna au chauffeur de continuer sa route sans crier gare. Ses deux compagnons pénétraient dans l'auto, assommèrent les deux garçons de recette, dont ils étouffèrent les cris par un masque de chloroforme, puis leur soustrayaient les 125.000 francs dont ils étaient porteurs. Le crime accompli, les bandits firent arrêter le taxi dans un quartier des plus aristocratiques de New-York et regagnèrent une luxueuse limousine qui stationnait près de là.

Les crimes en taxi-auto ne sont pas rares à New-York. D'après les enquêtes policières, il y aurait 200 chauffeurs de taxi qui ne seraient autres que des anciens forçats libérés... ou échappés. En trois semaines, dix-huit attaques et vols eurent lieu — en taxi-auto — se montant à plus de deux millions cinq cent mille francs et causant la mort de trois hommes.

La mort de l'avare

A Gap, il y a un mois, un commencement d'incendie se déclarait chez un vieillard qui, sans l'intervention des voisins, aurait brûlé vif sur le grabat où il couchait.

Le vieillard avait été recueilli chez un de ses parents à Polligny; il vient d'y mourir. Dans une vieille besace qu'il portait constamment sur lui, on a trouvé pour 50.000 francs de titres au porteur, et dans sa maison, cachée sous des caisses, une somme de 38.500 francs en or et en billets de banque. Le vieillard vendait des dentelles, des rubans sur les marchés. Il était vêtu de hardes sordides, et c'est par commisération qu'on lui achetait la plupart du temps.

Une femme qui veut être battue

Un boutiquier californien plaide en divorce contre sa jeune femme qui l'a quitté voici deux mois.

Le président du tribunal d'Irvington interroge la fugitive :

— Quel motif d'abandonner votre époux?...

Il vous trompait?

— Lui, me tromper? Oh! là, là!... Pauvre cher homme!...

— Il buvait?... Il jouait?... Il vous injurait?... Il se montrait jaloux?...

A chaque question, la petite bonne dame hausse dédaigneusement les épaules et fait : non, de la tête.

— Il vous battait, sans doute?

— William, me battre!... Il en est bien incapable! Pas un défaut, je vous dis... Sobre, fidèle, doux, tendre, galant, généreux... La perfection même... De sorte que c'en était à devenir enragé...

— Enfin! s'étonne le juge, pourquoi donc êtes-vous partie?

— Eh! précisément, parce que j'étais insupportable et qu'il ne me battait pas.

Un bandit nouveau-jeu

A Breslau, un jeune apprenti de quinze ans, qui était allé chercher une somme de 400 marks dans une banque, rencontra sur son chemin un individu très élégant, qui le pria de lui porter un paquet à la poste.

Le jeune homme s'exécuta. Pour le remercier, l'étranger l'amena dans une chambre de l'hôtel où il était descendu, l'attacha au pied du lit, déclara qu'il faisait partie de la bande de la rue Ordener, le menaça de le tuer s'il criait, s'empara des 400 marks et disparut.

C'est un homme de vingt deux ans environ, grand, mince, parlant l'allemand avec un accent saxon très prononcé.

Concours n° 41 (8 séries)

Fanfan Dégourdi, Pupille de l'Assistance

DEUXIÈME SÉRIE

Pour déchiffrer ce concours, mes chers amis, il vous suffira de tirer 2 diagonales sur les rectangles où se trouvent les lettres et de prendre les lettres seules qui se trouvent sur ces diagonales. Vous savez qu'on appelle ainsi une ligne reliant ensemble les 2 angles opposés d'un rectangle.

Si vous opérez bien, ce dont nous sommes sûrs, vous saurez en mettant ces lettres en ordre:

Prix des Abonnements:

FRANCE: 6 francs par an — ÉTRANGER: 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE
ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^c pour recevoir franco à domicile.
Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

GRANDES AVENTURES chez les DERNIERS INDIENS et PEAUX-ROUGES

22 MOIS DE CRÉDIT

LES GRANDS ROMANS d'AVENTURES

3 FRANCS PAR MOIS

LE VIEUX MONDE n'a guère plus de secrets! Tous les pays, même les plus inaccessibles, ont été parcourus par de hardis voyageurs doublés d'aventuriers qui ont sillonné en tous sens les contrées les plus lointaines, celles qui présentent à notre imagination la plus attractive des émotions. Les héros de la route, tantôt en lutte avec les formidables glaçons du pôle, tantôt en proie aux climats torrides des régions équatoriales, toujours sur le qui-vive, parcourant sans relâche les forêts sauvages, repaires des fauves contre lesquels il faut lutter et se défendre, terrassés par la fatigue, la souffrance, souvent tenaillés par la faim, quelquefois accablés par la fièvre dévorante d'une soif impossible à étancher, ces hommes supérieurs ont écrit leurs aventures, narré leurs combats et leur infernale existence de coureurs de grands chemins.

Il faut lire cela dans cette collection d'ouvrages que nous présentons, et parmi lesquels se trouvent ceux de **LOUIS BOUSSENAUD** l'immortel romancier, doublé d'un voyageur intrépide, qui a vu, souffert ce qu'il décrit: Transformé en Peau-Rouge il s'est mêlé aux peuplades sauvages, il a cheminé dans la brousse, armé jusqu'aux dents, il a traversé les forêts vierges, les pampas. A ces ouvrages s'ajoutent ceux de Brown, Camille Debans, Jules Lermina, Saigari, etc., tous grands écrivains d'aventures, hommes d'énergie et de résolution.

LISTE DES 50 VOLUMES D'AVENTURES

- Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris. BOUSSENAUD
- Aventures d'un Gamin de Paris en Océanie »
- Les Mystères de la Forêt vierge..... »
- Les Pirates des Champs d'Or..... »
- Les Chasseurs de Caoutchouc..... »
- Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Tigres »
- Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Lions »
- Les Dix Millions de l'Opossum Rouge..... »
- De Paris au Brésil par Terre..... »
- Aventures d'un Héritier à travers le Monde »
- Dix mille Lieues à travers l'Amérique du Sud »
- Les Aventures de Route-la-Bosse..... »
- Voyages et Aventures de Mademoiselle Friquette »
- Aventures périlleuses de 3 Français au Pays des Diamants..... »
- Les Drames de l'Afrique Australe..... »
- Les Mystères de la Guyane..... »
- L'Archipel des Monstres..... »
- Le Fils du Gamin de Paris..... »
- Le Trésor des Rois Catres..... »
- Les Mystères de la Mer..... »
- Les Étrangers du Bengale..... »
- Le Tigre Blanc..... »
- Le Secret de l'Or..... »
- Le Sultan de Bornéo..... »
- L'Enfer de Glace..... »
- Le Capitaine Casse-Cou..... »
- Sans le Sou..... »
- L'Île en Feu..... »
- Le Zouave de Malakoff..... »
- Aventures périlleuses chez les Peaux-Rouges KINGSTON
- Aventurier malgré lui..... DEBANS
- Moumousse..... »
- Les Robinsons Italiens..... SALGARI
- Les Mystères de la Jungle Noire..... »
- La Reine des Caraïbes au Brésil..... »
- Les Brigands du Sahara..... »
- Le Tigre de Monpéren..... »
- Dix Mille Lieues sans le vouloir..... LERMINA
- Les Conquistadors de l'Air..... BROWN
- L'Océan de Feu..... LUIGI MOTTA
- La Fille des Vagues..... F. LAPARQUE
- Les Indiens et Aventuriers au Brésil..... DE ALMONAC
- Le Secret du Vautour de la Sierra..... PRITCHARD
- La Fille de l'Inconnu..... P. d'IVOI
- Nicolas Pépoff (I)..... G. LE FAURE
- Nicolas Pépoff (II)..... »
- On vole des Enfants à Paris..... L. FOREST
- Au Pays des Gauchos..... LETUAQUE
- La Roue Fulgurante..... J. de LA HIRE

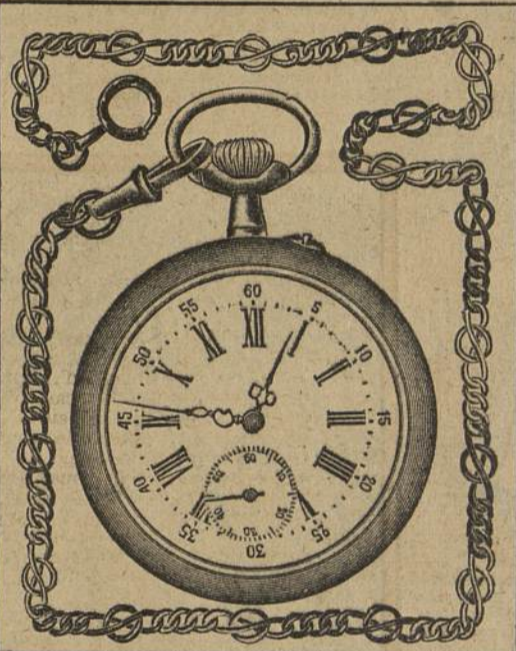
Les cinquante beaux volumes qui composent la collection des **Grandes Aventures** sont imprimés en format mesurant 0 12x19. Ils sont recouverts d'un élégant cartonnage fort avec couverture moderne tirée en camaïeu et constituent une bibliothèque sans rivale. Malgré le soin apporté à sa présentation, la collection des **Grandes Aventures** est vendue à un prix très modique, 65 francs seulement; l'acquisition en est d'autant plus facile que ce prix est payable avec

22 MOIS DE CRÉDIT

soit à raison de six francs tous les deux mois (c'est-à-dire 40 centimes par jour), ce qui est pour le souscripteur une faculté de se libérer sans frais pour lui.

Une Splendide PRIME GRATUITE

fera les délices de tous les souscripteurs. En effet, un cadeau royal leur est offert. C'est une montre pour homme avec sa chaîne, le tout représentant une valeur commerciale de plus de la moitié du prix d'achat. La montre est un remontoir 18 lignes, à platine dorée, barillet indépendant, vis et acier poli, échappement à cylindre, 4 rubis, mise à l'heure au pendant. Elle est garantie pendant plusieurs années. La chaîne en maille gourmette fantaisie, alternativement une maille doublée or rouge supérieur et une maille doublée platine véritable, garantie inaltérable 10 ans, est du modèle "Gentleman" d'une longueur de 37 centimètres.



MONTRE et CHAÎNE OFFERTES GRATUITEMENT

Tout le monde a compris que ce que nous offrons est unique: que les conditions de vente sont irrévisibles, puisqu'il n'y a aucun paiement à faire par avance. On reçoit la collection par colis postaux et la prime par poste recommandée, et l'on paie ensuite au moyen d'un premier versement de six francs dû à la réception de notre envoi complet, et le surplus par versements de six francs sur quittances présentées tous les deux mois, du 1^{er} au 5, par l'administration des postes, sans frais pour l'acheteur. Remplissez, signez ou recopiez le bulletin de commande ci-dessous et adressez-le de suite à: **M. le Directeur de la Librairie Populaire et Moderne, 73, rue Dareau, Paris.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Envoyez à l'adresse ci-dessous les 50 volumes composant la collection des **Grandes Aventures**. L'envoi me sera fait accompagné de la Prime gratuite: Montre acier remontoir et chaîne gentleman à laquelle me donne droit mon achat. Je m'engage à payer régulièrement 6 francs à la réception de l'envoi et 6 francs tous les deux mois, du 1^{er} au 5, jusqu'à complète libération, soit 65 francs, montant total de mon achat.

Nom et Prénoms _____
 Qualité ou Profession* _____
 Rue _____
 Bureau de Poste _____
 Gare la plus proche _____
 Signature _____

* L'indication de qualité ou profession est de rigueur. Prière d'écrire très lisiblement. Toute commande payée au comptant bénéficie d'un escompte de 10 60.

Tout le monde souscrit aux GRANDS ROMANS d'AVENTURES

Incomparable Collection avec laquelle est offert GRATUITEMENT UN CADEAU SÉDUISANT

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.
Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

APIL détruit pour toujours la racine des **POILS** et duvets, sans douleur en 15 J. Répousse imposs. discrète, notice, catalog. et un échant. 2r. Amiot, Paris **GRATIS**

SCIENCE MAGIE
 Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons volées, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire à n'importe qui. Ecrivez: **M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Lafontaine, Paris.**

INFAILLIBLE ET SÉRIEUX CHAUVES-IMBERBES
 Pour posséder Belle Chevelure ou Superbes Moustaches, demandez Notice gratuite. — Ecrire à n'importe qui. Ecrivez: **M. NIOLET, 2, rue Amiot, PARIS, sa méthode gratis.**

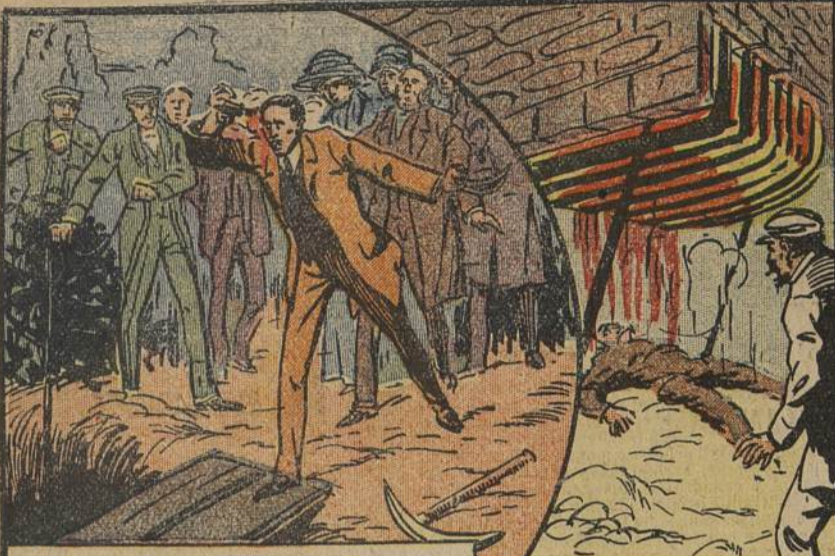
11

CONCOURS N° 41
FANFAN DÉGOURDI

BON N° 2 BON N° 2

Conservé ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

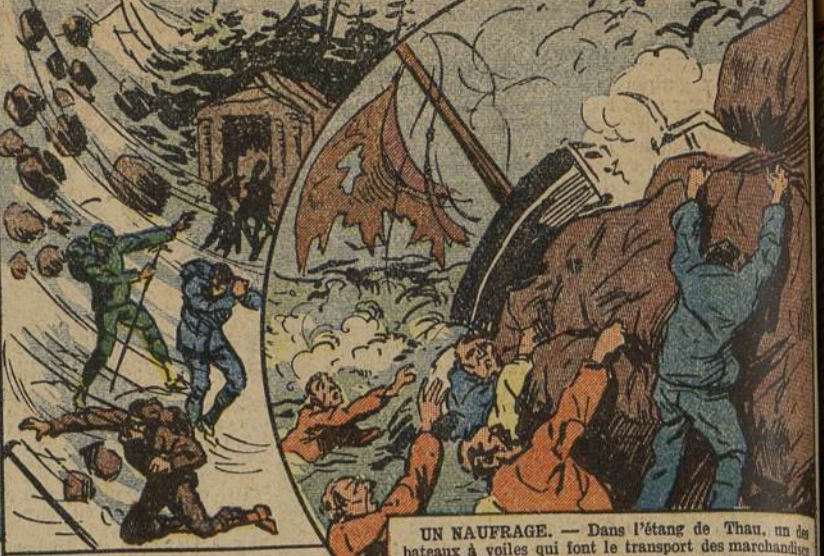
Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 42^e concours
LA BANDE DES LOUPS DE VELOURS



UN DRAME AU CIMETIERE. — Au moment où on descendait dans la tombe le corps de son amie, morte de désespoir à la suite de son abandon, un jeune homme se fit place à travers les assistants, brandit un revolver et s'en tira un coup dans la tempe, en disant: « Ma place est ici ! Je dois mourir avec elle ! »
Le jeune homme expira aussitôt.
ALLEMAGNE.



ÉRUPTION D'UN VOLCAN. — Le volcan Mikarayama, dans l'île d'Ashima, qui était éteint depuis soixante-huit ans, est en état d'éruption violente.
Les habitants des villages voisins se sont réfugiés sur des bateaux de pêche et ont gagné les terres voisines.
JAPON.



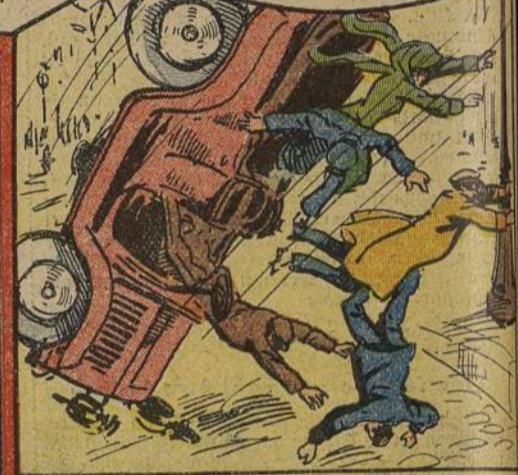
UN NAUFRAGE. — Dans l'étang de Thau, un des bateaux à voiles qui font le transport des marchandises entre Marseillan et Cette, monté par cinq hommes d'équipage et chargé d'une centaine de fûts de vin a été poussé par le mistral sur le rocher de Rouquayol, où il s'est brisé. Les hommes qui le montaient ont réussi à s'accrocher aux rochers en attendant les secours qui leur ont été portés par des pêcheurs.
CETTE.



PLAISANTERIE MORTELLE. — A Cassel, deux jeunes serfs rieurs travaillant à la « Centrale Électrique », détournèrent le courant et le mirent en communication avec la poignée de la porte d'une cabane. Le courant étant très fort, le premier homme qui saisit la poignée fut projeté en l'air et eut la main arrachée. Un de ses camarades fut électrocuté et tué sur le coup.
ALLEMAGNE.



DU HAUT DE LA TOUR EIFFEL. — Un homme paraissant âgé de cinquante ans environ, s'est jeté de la deuxième plate-forme de la tour Eiffel et s'est écrasé sur la plate-forme du premier étage.
On a trouvé dans une poche du désespéré une carte faisant connaître son identité.
PARIS.



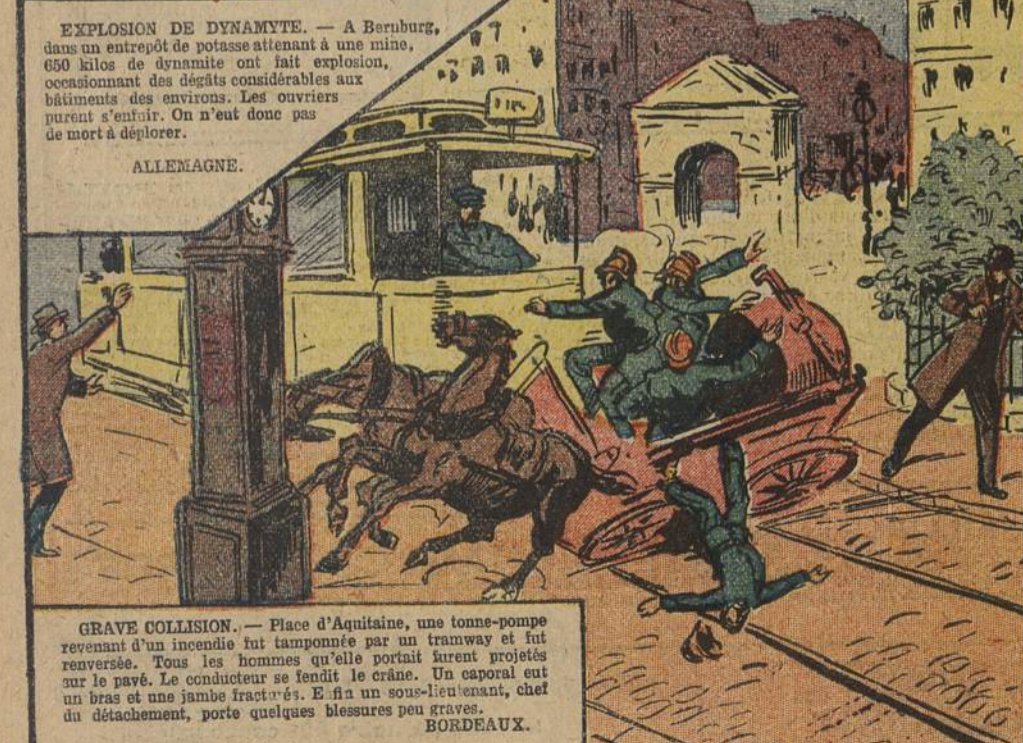
GRAVE ACCIDENT D'AUTO. — Une automobile appartenant au marquis de Mélicis, dans laquelle se trouvaient cinq personnes, a capoté sur la place d'Armes de Milan au moment où elle allait à une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. Le chauffeur et quatre personnes ont été grièvement blessés. Un jeune homme a été tué sur le coup.
ITALIE.



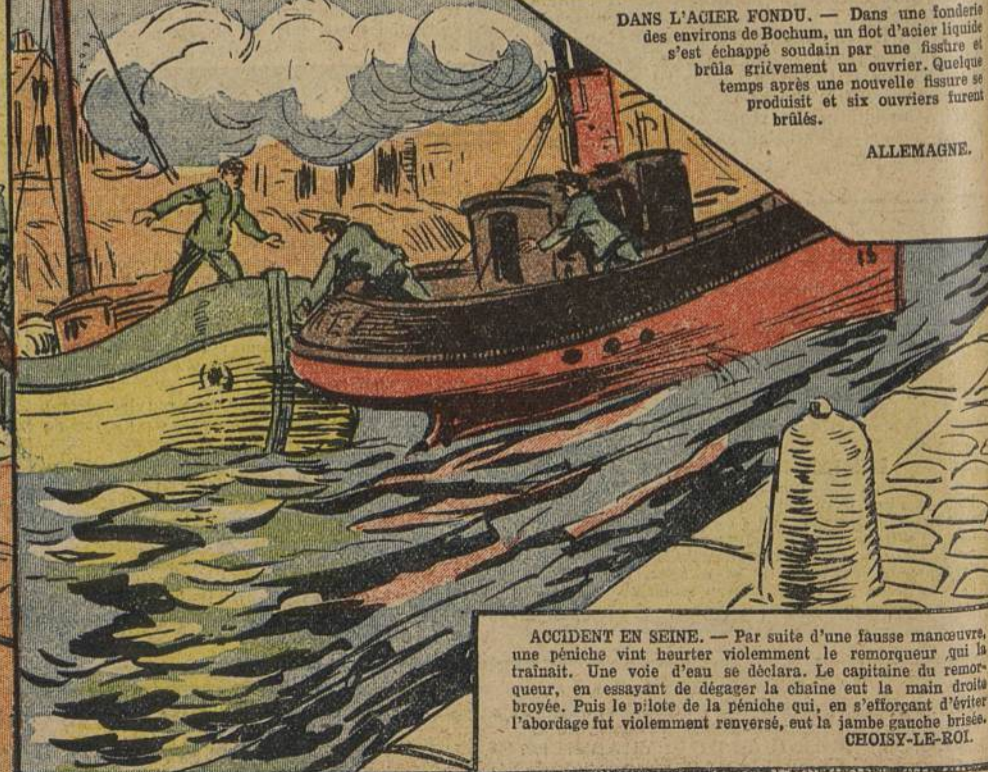
EXPLOSION DE DYNAMYTE. — A Beruburg, dans un entrepôt de potasse appartenant à une mine, 650 kilos de dynamite ont fait explosion, occasionnant des dégâts considérables aux bâtiments des environs. Les ouvriers purent s'enfuir. On n'eut donc pas de mort à déplorer.
ALLEMAGNE.



DANS L'AGIER FONDU. — Dans une fonderie des environs de Bochum, un flot d'acier liquide s'est échappé soudain par une fissure et brûla grièvement un ouvrier. Quelques temps après une nouvelle fissure se produisit et six ouvriers furent brûlés.
ALLEMAGNE.



GRAVE COLLISION. — Place d'Aquitaine, une tonne-pompe revenant d'un incendie fut tamponnée par un tramway et fut renversée. Tous les hommes qu'elle portait furent projetés sur le pavé. Le conducteur se fendit le crâne. Un caporal eut un bras et une jambe fracturés. E. fit un sous-lieutenant, chef du détachement, porte quelques blessures peu graves.
BORDEAUX.



ACCIDENT EN SEINE. — Par suite d'une fausse manœuvre, une péniche vint heurter violemment le remorqueur qui la traînait. Une voie d'eau se déclara. Le capitaine du remorqueur, en essayant de dégager la chaîne eut la main droite broyée. Puis le pilote de la péniche qui, en s'efforçant d'éviter l'abordage fut violemment renversé, eut la jambe gauche brisée.
CHOISY-LE-ROI.